

13 juillet 2019

Laurent Carpentier

20 | CULTURE

Le Monde  
SAMEDI 13 JUILLET 2019

## Denis Lavant, une vie de funambule

Dans le « off » d'Avignon, le comédien interprète, seul en scène, « La Dernière Bande », de Samuel Beckett

### RENCONTRE

AVIGNON. Enquête spéciale

**A** l'angle de la rue où René, il sort de sa poche une coquille d'escarbot « et, soufflant dessus, en tire une étonnante musique... Rire sardonique, galurin de Gitan, foulard de pirate, « bisacostas » d'acrobate, Denis Lavant est de la jûhu des sans-tribus. « Dans le théâtre de rue, tu sais ce qu'est une audience », glisse-t-il, ajoutant « en louché », alors qu'on cherche une table : « À l'intérieur, je me vois toujours comme un enfant dans un monde d'adultes. Pendant longtemps j'étais le raïssa, le plus jeune dans les équipes de théâtre. Aujourd'hui, à 58 ans, je vois le regard qu'on me renvoie. » Rictus pas dupe. Trus les ocra, seul en scène avec un magnétophone, il joue La Dernière Bande, de Samuel Beckett, au Théâtre des Halles à Avignon : un vieil auteur regardant sa vie dans le rétroviseur.

Enfant, vers 6 ans, Denis Lavant avait perdu le sommeil. Père pédagogue, mère psychologue, une famille « branchée » d'ivoire : il consulte. L'angoisse originelle d'un personnage qu'il se construit très tôt. Dans les couloirs du lycée, il marche sur les analis, jongle, roule en monocyte (« Je l'avais commandé pour Noël, mes parents l'ont trouvé à La Samaritaine ») et entraîne son corps à toutes les acrobaties : « Devenir ce qui te fait peur. Être un monstre pour ne plus avoir peur des monstres », dit-il.

Pas un moment, mais un crâne-dien, ces étreintes à part. Révélation d'autonomie, désir de fuite, qu'il poursuivra toute sa vie : « J'ai fêché au milieu des gens dans une position un peu poétique, un peu dans le merveilleux, comme un funambule. Une forme de danse, mais dérivé qui inspire un certain respect et, en même temps, une étrange inquiétude... Laquelle renvoie à l'enfer... » Il a la généralité du valkimirique. Son sourire est aussi tendre que son regard est noir, et l'on sent sous l'habit se déployer son attention profonde à l'autre. « J'ai toujours eu conscience de ma présence physique, concrète, immédiate. J'avais vraiment un tempérament

de danseur. Tu me montrais un mouvement, je le reproduisais. Il se lève. Le voit même Marcello en Bip, son légendaire personnage, au milieu de la rue étroite. « Le texte, c'est autre chose, j'ai commencé par apprendre des voix sur des disques, comme un peintre reproduit des toiles de maître. Répétions qui, entre ses chansons, livrait des poèmes. V'la, Jovet, Malraux, Rabelais par Galabré, mes parents avaient un disque avec les chants funèbres de Lorca. Mais il y avait aussi beaucoup de livres chez moi. Un truc surarmant les bouquins, même sans les lire. J'acte les tranches comme des prononçances, des gens. »

À Lakanal, à Sobaux (Hauts-de-Seine), le lycée d'été, s'est formé une troupe amateur qu'il rejoint. C'est comme ça qu'on prend le chemin du théâtre. « J'avais besoin d'apprendre le verbe, comment tu apprends à respirer et à dire. » Ecole de la rue Blanche à Paris. Le vol sur des rails. Il trouve ça fastidieux. Les rails, s'éclipse une année à Bruxelles où il part ripe à la création d'une troupe de forains. Les Baladins du miroir, pour revenir l'année suivante « apprendre [son] métier. J'ai toujours été comme ça : suivre un flux. Cette même quête d'une issue qui me fait aujourd'hui jouer ici ou aller à Toulouse créer Véro », reine d'Angleterre avec la troupe des 26000 Couverts. Alors que je pourrais me contenter de faire du cinéma grand public et qui rapporte, ce qui serait plus confortable. »

### Plus de 70 rôles à l'écran

Aux Conservatoires, à Paris, où il est admis, c'est à peu près la même chose. « Pas un de mes meilleurs souvenirs », dit-il en grimasçant. « Jacques Lassalle voulait m'engager : résultat, il m'a encapsulé. Dès que j'ouvrais la bouche, il disait : "Non, Lavant, nous..." » Il ritue à nouveau. On rit, il timbe un peu. Ce n'est pas l'alcool, il bot du jus de sureau. Ses années d'écœux sont écrites lui. « A la fin, j'ai pu plus dire un mot, faire un geste. » Ce qui le sauve ? Un stage de commedia dell'arte à Avignon avec Carlo Bosso : « Il m'a appris les bases du jeu que je pratique encore. »

Trouver une issue, donc. Comme un kilmoty dans sa bou-



En haut, au Centre-ville, à Paris, lors des répétitions de « La Dernière Bande ». En bas, à Avignon.

che. « C'est le travail du comédien : à travers le carcan d'un texte, les contraintes physiques d'un personnage, de percer une voie pour faire sortir la vie, l'émotion, ce qui te traverse. »

On sourit, mais là, au-dessus de notre table, sous la lumière d'un lampadaire, on sent passer l'éclaircie. « Longtemps j'ai cru que j'étais sorti de mes angos. Et puis il y a eu Roy Meeis « Girl ». Son premier grand rôle au cinéma sous la direction de Leos Carax, en 1984. Et puis Les Amants du Pont-Neuf (1991, de Luc Béraud). « C'est là que j'ai le plus travaillé. D'ailleurs, j'ai touché la mère comme ça, c'est à l'épave... Après, n'importe quel tournage, c'étaient des succursales. Tout ça m'a affirmé des déformations de l'acteur. Surtout et de ces conneries sur le fait de de-

voir vivre les situations pour pouvoir les jouer... Le terme de "méthode", en soi, me rebute... La richesse du comédien, c'est son imaginaire. À ce moment-là, j'ai été vivre en Camargue, au bout d'un chemin totalement isolé. Une fois de plus, je pensais que j'avais dépassé mes peurs : la nuit, la solitude, la misère sociale. Mais, en fait, pas du tout. »

« Le terme de "méthode", en soi, me rebute... La richesse du comédien, c'est son imaginaire »

Il est sérieux, soudain, qui cite Tlaniliet : « Ce siècle est hors des gonds. O aïri maudit. Que je suis né pour le remettre en place. » Plus de soixante-dix rôles à l'écran, presque autant sur les tréteaux, et toujours une énergie capable, consumée tout à l'heure, d'imposer à une salle un silepce de longues minutes qui semblent durer l'éternité. « On fait ce métier pour ça : cette intensité, cette ténacité. De border, être en contact, toucher... Ce sont les premières impressions qui se sont imprimées en moi au club de théâtre du lycée. et que je cherche toujours. »

Alors que tous les cœurs ont été le rideau, il nous raccompagne à travers ses rues noires. D'ailleurs, il a rendez-vous avec « Bouabouche », le joueur de scène musicale,

pour aller en choisir une chez Cas torama. « On s'est rencontré au deuxième jour du festival, le comédien déjà à ressentir la bouabouche de cette mégapole théâtrale, le "in" et ses spectacles subventionnés, le hémophile du "off" où les travailleurs se promènent comme dans une miroir malade et te regardent sous le nez en disant : "Hura, oui, c'en est un !" "Bouabouche", lui, il est dans le "our". Il est livré. »

LAURENT CARPENTIER

La Dernière Bande, de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Ostyn, au Théâtre des Halles, à Paris, jusqu'au 28 juillet puis du 7 au 30 novembre, à l'échelle Théâtre Louis-Jovet, Paris 9.

# La tentation de vivre

**Denis Lavant** Poète acrobate et clown déjanté, cet acteur de 58 ans à l'extraordinaire visage continué à disperser son talent avec une folle énergie.



**D**enis Lavant nous excuata. Au moment de sentir têt de la tête de la musique pour travailler aux amores avec application sur son portrait, on a été frappé par un bruit surgl des confins du XVIII<sup>e</sup> arrondissement. Une mouffe sauvage en pleine rue où se mêlent joyeusement tout le peuple inconnu de Paris. Comme si le temps n'avait plus d'importance. Soudain, il était 5 heures. C'est donc doré d'une heureuse pépule de bois qu'on lui écrit ces notes. On sait que le génial comédien aime marcher dans la rue, se laisser aller aux rencontres. «*Arriver les villes, c'est un vrai saut, ça permet de rêver, nous disait-il deux jours plus tôt, à la terrasse d'un bar sur les hauteurs de Belleville. Je préfère sortir et me faire mon propre cinéma que de regarder des séries manipulatoires et addictives.*» Ce midi-là, il est face à nous pour un film à la lenteur calculée, *The Mountain*, une odieuse américaine. Il y joue un géométreur français new age face à un médecin lobotomiseur incarné par Jeff Goldblum. Mais, insaisissable, il sort d'une pièce clownesque de Henry Miller, vaudouille un peu partout avec un autre spectacle forain déjanté sur une

reine d'Angleterre naïve et doit préparer les dernières touches de son interprétation de *La Dernière Bande* de Beckett, joué à Avignon. L'acteur de 58 ans soupire en tapotant son Noida rudimentaire: «*Tout est caduc aujourd'hui. On peut rejoindre les gens à tout instant. Ça laisse peu de place au hasard, à l'imagination, à la solitude, à la méditation. Ça parle la plus passionnante de la vie.*»

## LE PORTRAIT

A une époque, Denis Lavant nous aurait sans doute accompagné jusqu'au petit matin. Il lui avait parfois avant de monter sur scène. Et après, «*Il commandait souvent au bar une tournée générale. Au moment de payer, savait à rien plus parler, il avait perdu son portefeuille*», raconte la metteuse en scène Viviane Théophilides dans *Libe*, en 1996. Il se marie quand on lui relate l'épisode. «*Elle m'avait dit ça*». Aujourd'hui, l'histoire dit qu'il ne boit plus mais: «*Je ne regrette pas d'être passé par là, par ce débordement qui n'est plus tellement toléré dans le milieu artistique. C'est important pour avoir d'être déraisonnable. Maintenant, il y a une sorte de rapport commercial au "produit". Il faut être élève, être un bon fonctionnaire.*»

Cela n'a pas l'air de le déprimer. Simplement, il existe. Lui, libre, veut juste de n'en faire qu'à sa tête. Son style d'abord. Il arrive à l'interview en costume trois pièces avec une redingote, un pantalon trop large à la Yohji Yamamoto, un foulard imprimé floral en sole de dandy et de grosses chaussures rondes en bout de course. A la fois poète, ouvrier et bourgeois, son fodor dégingandé cache un bonnet de ducak, parce qu'il est «*un peu friotier*». Dans sa poche, un tome des *Thibault*, le saga de Roger Martin du Gard. La littérature est tout le temps avec Denis Lavant, passeport le plus efficace pour s'échapper de la cage de la vie. «*J'aime bien apprendre des poésies pour moi, Mallarmé ou Rimbaud, pour pouvoir m'échapper en marchant.*» Il nous conseille de lire *Éthique* de Jean-Pierre Martinet, «*un chef-d'œuvre*», et *Hamlet* de Shakespeare. Une bouquasse fait chevirer bouyaument l'ardoise du restaurant et ébouriffe les cheveux des clientes. L'occasion de citer Paul Valéry: «*Le vent se lève! Il faut tenter de vivre!*» Il rit, éclatant en arrière, avec sa voix rauque, sauxeur cassé mais qui revient toujours, comme un vieux cheval boiteux. Dans le film *The Mountain*, toujours dans l'émotionnel plus que dans la technique académique, il parle en français. On ne comprend pas tout, mais on sent qu'il vit l'instant.

**1961** Naissance.  
**1999** Paris Travail (Claire Denis).  
**26 juin 2019** *The Mountain* (Érick Alvares).  
**juillet 2019** *La Dernière Bande*, théâtre à Avignon.

Pour le photographe, sur une planche de bois, le corps sec et musclé, il joue à l'équilibre, faisant semblant de tomber dans de grands cris qui se transforment en sourires. Son corps, on voudrait le pétrir de nos mains pour voir jusqu'où on peut le torturer sans le casser. Avant d'être doté de la parole, ce fils d'un pédiatre et d'une psychologue, bourgeois de Sochaux, où une tête de scène, passe par les arts du cirque, jongleur et mime. «*Dans ma jeunesse l'énergie physique l'emportait sur l'énergie verbale*, dit-il. *Je n'ai plus la souplesse pour faire des sauts périlleux, mais je suis encore, en quelque sorte, dans un rapport d'équilibre à l'espace. Je peux pas empêcher de m'exprimer dans le marge, de rigoler dans le déplacement.*» «*Il a un mystère, un secret, quelque chose qui est en lui, qui fait qu'il est différent, d'une manière très spectaculaire*, dit le dramaturge et réalisateur Cabot Kesson. *Sur scène, il répatouille, il est complètement à sa place. Il est beau.*» Denis Lavant a joué tous les rôles. Ce n'était pas gagné d'avance avec son visage «*bouriné, creusé, cicatrisé, patiné, mal rasé*, comme il le décrit lui-même. Des jeunes premiers à la Bonolo, des rois fous à la Névor, ou Richard III, des serviteurs moqueurs à la Scapin. Lisez un mort-vivant. «*Je me suis fait à mon visage. C'est mon instrument de travail. Je l'accepte. Ça m'a beaucoup plu de faire un zombie dans un assesseur... Heureusement que j'ai rencontré dans ma carrière des gens qui avaient de l'imagination.*» En tête, Leos Carax. Pour son premier film, *Boy Meets Girl* (1984), le réalisateur craque pour sa queue de HD alors que le trublion est encore élève au Conservatoire. Début d'un long compagnonnage dont le dantesque *Les Amants du Post-Moderne* (1991), où Denis Lavant finira prospecteur clochard qu'Alex, son personnage, et l'émoussée *Holy Motors* (2012). Sans qu'ils en deviennent amis pour autant. «*On est dans un rapport particulier de "filmeur" et de "filme". Leur est comme un grand frère qui riturait emmené dans des endroits où je n'aurais pas prévu d'aller. Chaque film ensemble a été une expérience fondamentale.*»

Cette coopération de luxe a mis d'emblée la barre à l'étonnant, philosophique très haut. L'acteur a toujours voulu en parallèle continuer «*à traverser le théâtre*», bouillonnant de ce travail plâtré au point qu'il ne prend presque plus de vacances car dès que ses trois filles vues avec la dramaturge Ruzica Ben Sadoun-Lavant sont grandes. Aux grosses productions, le génialo préfère les projets antiautoritaires et bordéliques, les tournages de bric et de broc. Le comédien évogue ce «*cinéma caché*», toutes ces œuvres jamais sorties ou démontées intouchables. Il entrouvre une porte sur un nouvel univers où ne brille qu'une mince lumière... Brevement... Il doit y aller. Et, au moment d'aller enfin se coucher, on repense aux derniers mots de Denis Lavant, avant de disparaître vers un chemin sombre et fleurit. «*Comme disait Beckett: "Asses" vide la bouteille et fous toi en pièce. Reprends ces comédies demain. Ou restes-en là... Restes-en là.*»

Par **QUENTIN GIRARD**  
Photo **AUDOIN DESFORGES**

13 juillet 2019

Fabienne Pascaud

## TELERAMA

### TV "La Dernière bande"

A chacun de ses anniversaires, un nommé Krapp écoute les bandes magnétiques où il s'est enregistré, d'anniversaire en anniversaire, depuis des années... Une occasion pour revisiter sa vie d'hier à aujourd'hui, de moments phares à instants funestes, d'amour toujours vif en échecs affichés. Et son existence renaît par bribes et le passé se fond dans le présent, et le temps, suspendu n'existe plus... Ecrite en 1958, cette *Dernière Bande* étonnamment radicale et d'avant garde dans sa composition aux allures de « performance » – peu de dialogues ou enregistrés, une machine qui parle devant un homme silencieux – peut devenir théâtre hanté, habité, par le seul rayonnement de son interprète. Et Beckett (1906-1989) sait l'art de créer de l'âme avec des bribes de mots, de l'humanité avec des silences, de la vie avec des corps en vrac. Dirigé par Jacques Osinski, Denis Lavant et son corps caoutchouc, son visage buriné, emplit de sa force et de sa grâce singulières ce solitaire déjà en équilibre entre vie et mort, déjà dans l'au-delà... F. P.



Photo : PIERRE GROSBOIS 2019

***La Dernière bande*, de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski, jusqu'au 28 juillet, à 21h30, au Théâtre des Halles. Relâche les 16 et 23 juillet**

Sélection

# Festival Off d'Avignon 2019 : 37 spectacles à ne pas manquer

Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Joëlle Gayot Publié le 02/07/2019. Mis à jour le 24/07/2019 à 14h55.

## TV "La Dernière bande"



A chacun de ses anniversaires, un nommé Krapp écoute les bandes magnétiques où il s'est enregistré, d'anniversaire en anniversaire, depuis des années... Une occasion pour revisiter sa vie d'hier à aujourd'hui, de moments phares à instants funestes, d'amour toujours vif en échecs affichés. Et son existence renaît par bribes et le passé se fond dans le présent, et le temps, suspendu n'existe plus... Ecrite en 1958, cette *Dernière Bande* étonnamment radicale et d'avant garde dans sa composition aux allures de « performance » – peu de dialogues ou enregistrés, une machine qui parle devant un homme silencieux – peut devenir théâtre hanté, habité, par le seul rayonnement de son interprète. Et Beckett (1906-1989) sait l'art de créer de l'âme avec des bribes de mots, de l'humanité avec des silences, de la vie avec des corps en vrac. Dirigé par Jacques Osinski, Denis Lavant et son corps caoutchouc, son visage buriné, emplit de sa force et de sa grâce singulières ce solitaire déjà en équilibre entre vie et mort, déjà dans l'au-delà... **F. P.**

# la terrasse

Juillet 2019

Manuel Piolat Soleyman

Entretien / Denis Lavant

## La Dernière Bande

THÉÂTRE DES HALLES / DE SAMUEL BECKETT / MISE EN SCÈNE DE JACQUES OSINSKI

Après *Cap au père* en 2017, Denis Lavant revient cette année au Théâtre des Halles avec un autre texte de Samuel Beckett mis en scène par Jacques Osinski : *La Dernière Bande*. Une passionnante descente dans les profondeurs de l'humain.

Vous vous émerveillez de *La Dernière Bande* après avoir interprété *Cap au père*. Qu'est-ce qui relie et différencie, pour vous, ces deux ouvrages de Samuel Beckett ?

Denis Lavant : Ce qui les relie, d'abord, c'est que ce sont toutes deux des monologues. Et ce qui les différencie, c'est que *La Dernière Bande* est un texte écrit pour le théâtre, alors que *Cap au père* est un roman. *Cap au père* ne comporte donc aucune indication scénique. Nous l'avons abordé, Jacques Osinski et moi, dans un très grand minimalisme. D'une cer-

Krapp. Il y a quelque chose de pathétique qui est extrêmement émouvant. Ce personnage réécoute chaque année, le jour de son anniversaire, une vieille bande magnétique qu'il a lui-même enregistrée 20 ans auparavant.

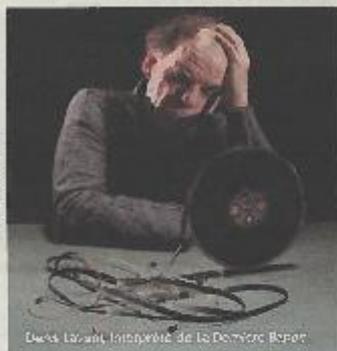
Ce qui constitue une réflexion sur le temps et particulièrement sur le présent.

D. L. : Oui, l'appréhension du temps est fondamentale chez Beckett. *La Dernière Bande* est, de ce point de vue, un véritable précipité de présent. C'est aussi ce qui en fait un texte très différent de *Cap au père*. Car *Cap au père* formule par les mots, dans un mouvement inéluctable, une vision du présent qui s'annule.

Au-delà de ce rapport au temps, quelle dimension vous paraît essentielle dans l'écriture de Samuel Beckett ?

D. L. : Son humour. Ce qui est au cœur de l'écriture de Beckett, c'est une grande lucidité et un humour terrible. On pourrait dire que c'est le rire d'une tête de mort... Beckett a une manière jubilatoire de relativiser la gravité de ce qui se passe, de notre condition de mortels, de la vacuité des choses. C'est d'ailleurs le propre des grands esprits. Il y a chez lui un humour burlesque, un humour qui tient du clown. Dans toutes ses pièces, il met en scène des grands marginaux, des personnages qui sont à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du temps, qui vivent leur vie en attendant que ça se passe... Découvrir ce théâtre, quand j'étais adolescent, grâce à une représentation d'*En attendant Godot*, a été pour moi une véritable révélation. Une expérience qui a non seulement marqué la conscience du spectateur que j'étais en du comédien que j'allais devenir, mais qui a aussi marqué, plus globalement, ma conscience d'humain.

Entretien réalisé  
par Manuel Piolat Soleyman



Denis Lavant, interprète de *La Dernière Bande*

« Ce qui est au cœur de l'écriture de Beckett, c'est une grande lucidité et un humour terrible. »

taine façon, j'ai envie de dire que *La Dernière Bande* est peut-être une œuvre plus sentimentale. Car à travers cette pièce, Samuel Beckett rend hommage à une femme morte prématurément, une femme qu'il aimait infiniment. Cette déclaration d'amour se cache derrière une forme de cynisme frustré, mais il ne faut pas s'y laisser prendre. *La Dernière Bande*, à travers le personnage de Krapp, est en fait un texte beaucoup plus tendre que *Cap au père*. Chez

Avignon Off, Théâtre des Halles, rue du Roi-Léon. Du 5 au 28 juillet 2019 à 21h30  
Relâche le mardi. Tél. 04 91 76 24 31.

# l'Humanité

16 juillet 2019

Gérald Rossi

**OFF**

## Krapp ne s'enregistrera plus

Mis en scène par Jacques Osinski, Denis Lavant est un fabuleux vieux fou nostalgique inventé par Beckett.

**Avignon, envoyé spécial.**

Quand la lumière s'allume sur le plateau, il est là, assis. Devant lui, des boîtes en carton, un magnétophone à bande. L'homme, vieux, hirsute, scrute l'assistance. Au moins cinq minutes. Puis Krapp, c'est son nom, s'anime enfin. La Dernière Bande, écrite par Samuel Beckett, d'abord pour la radio en 1958, raconte avec minutie les temps infimes de cet homme au bout de son histoire. L'auteur a inséré dans le texte de multiples didascalies (indications scéniques) que le metteur en scène, Jacques Osinski, non seulement approuve, mais étire à l'extrême. La demi-folie de Krapp l'entraîne dans un univers en marge, dans lequel on est happé. Il faut se laisser faire. Krapp, qui a de tout temps eu les intestins dérangés, est amateur de bananes, consommées comme par vicio : il en fait la démonstration. L'homme, jadis, s'est enregistré via ce magnétophone, tenant une sorte de journal de bord de son quotidien. Aujourd'hui, il s'écoute. Krapp plonge, telle une autruche, la tête dans ses tiroirs pour tenter d'en apercevoir le contenu, tant sa vue est devenue mauvaise. Denis Lavant excelle dans l'exercice. Ses mouvements saccadés, ses pirouettes, l'impayable glissade sur la peau de barane, ses allées et venues à petits pas traînants et hésitants (et interminables) vers le fond de scène pour récupérer, par exemple, un dictionnaire en témoignent. Un moment unique. ■ **G. R.**

La Dernière Bande: 21h 30, Théâtre des Halles, rue du Roi-René, tél. 04 32 76 74 51.  
En novembre à Paris.

TV/RADIO

10 juillet 2019

Arnaud Laporte

ART ET CRÉATION

## Festival d'Avignon : dans la jungle du Off

10/07/2019 (MIS À JOUR À 17:10)

Par [Arnaud Laporte](#)



Les metteurs en scène Dorian Rossel et Mathieu Touzé, les comédiens Yuming Hey et Denis Lavant : on vous recommande quelques noms a priori à ne pas manquer dans le Off du Festival d'Avignon 2019.



Spectacle de projection lumineuse sur les façade de la cour d'honneur du Palais des Papes d'Avignon, lors du festival • Crédits : Jean-Marc CHARLES - Getty

Lorsque l'on arrive dans la Cité des Papes, on a toujours le même problème. Est-on à Avignon ou en Avignon ? Si "en Avignon" a été utilisée par André Gide ou Albert Camus, l'Académie Française prône l'usage de "A Avignon". Le site internet de la ville fait la même recommandation. Ce premier point - très sensible - réglé, un deuxième problème survient pour le critique festivalier. Si j'ai évidemment préparé mon agenda de spectacles à voir dans le In, la programmation officielle, comment faire avec le Off, qui propose cette année 1 600 spectacles ?

Certes, sur les 1 600, on n'est pas sûr de vouloir aller voir *Scandale et tarte aux pommes*, *Les décaféinés lancent une machine*, *Chérie, c'est qui le patron ?* ou même *Faites l'amour avec un Belge*, pourtant à l'affiche du Off depuis 10 ans. Tous les titres sont véridiques.

Alors on s'en remettra, comme chaque année, au bouche à oreille, et on ira sans doute voir comment le jeune metteur en scène suisse Dorian Rossel a adapté le livre de mémoire d'Ingmar Bergman, *Laterna Magica*, au Gilgamesh Belleville. On ira aussi au Théâtre de la Manufacture voir *After the end*, de Dennis Kelly, mis en scène par un jeune diplômé du Conservatoire, Antonin Chalon. On recommandera *Un garçon d'Italie*, d'après le roman de Philippe Besson, mis en scène au Transversal par Mathieu Touzé, un spectacle dans lequel joue Yuming Hey, la révélation de la série Netflix *Osmosis*. Enfin, on ne ratera pas l'occasion de voir une fois encore sur scène l'incomparable Denis Lavant, qui se confronte à nouveau à Samuel Beckett, après *Cap au pire*. Il retrouve le metteur en scène Jacques Osinski au Théâtre des Halles. Cette fois, il ont choisi *La dernière bande*. Et ce sera mon dernier conseil du jour.

**JOURNAL DE 18H** par [Thomas Cluzel](#) et [Rédaction](#)

DE 18H À 18H15



S'ABONNER



CONTACTER L'ÉMISSION



15 MIN

## **Le projet de loi pour réduire les déchets et améliorer le recyclage en France révélé en Conseil des ministres**

10/07/2019

Chronique sur le spectacle à écouter à partir de 13'12

<https://www.franceculture.fr/emissions/journal-de-18h/journal-de-18h-emission-du-mercredi-10-juillet-2019>

Interview de Denis Lavant sur radio Nova.

19 juillet 2019

## Nova y va : Off d'Avignon, jour 2

On vit, mange, boit et parle spectacles vivants.

---

19 juillet 2019 - Par Marie Beslay

c

Nova y va et vous plonge au coeur de la Cité des papes. Pendant deux jours, on vit, mange, boit et parle spectacles vivants. Car le [Off d'Avignon](#), c'est le plus grand théâtre du monde : pendant près d'un mois vont se jouer près de 1500 pièces. Théâtre, danse, musique, humour, cirque, marionnette, poésie, conte : Sophie Marchand vous fait vivre une petite sélection parmi tout ce qu'il y a à voir. Avec [Denis Lavant](#), [Jean-Claude Gallota](#), de la jeune création au meilleur spectacle de danse du monde, et puis aussi de la petite musique. (Re)vivez la deuxième journée de ce marathon théâtre et (re)découvrez les 1000 visages du OFF.

Première partie spécial danse avec le spectacle « Rage », (vrai coup de coeur qui a fait pleurer les spectateurs) de la troupe Taiwanaise B Dance et interview du chorégraphe Po-Cheng Tsai. Sans oublier le spectacle « Wild Cat » de la compagnie FAIR-E et la rencontre avec le chorégraphe Saido Lehlouh.

Deuxième partie avec la pièce de Beckett « La dernière bande », mise en scène par Jacques Osinski. Sans oublier l'interview déambulatoire de Denis Lavant dans les rues d'Avignon.



Pour cette troisième partie, de la danse, encore, avec « Comme un trio d'après Bonjour Tristesse » et interview de son chorégraphe Jean-Claude Gallotta. Du rire, aussi, avec le spectacle de clown moderne qui malmène ses spectateurs et réciproquement de Frédéric Blin (ancien chroniqueur Nova), intitulé « A t'on toujours raison ».

<http://www.nova.fr/index.php/nova-y-va-davignon-jour-2>

Vidéo

# Denis Lavant au Festival d'Avignon : "Le mot carrière est anti-artistique"

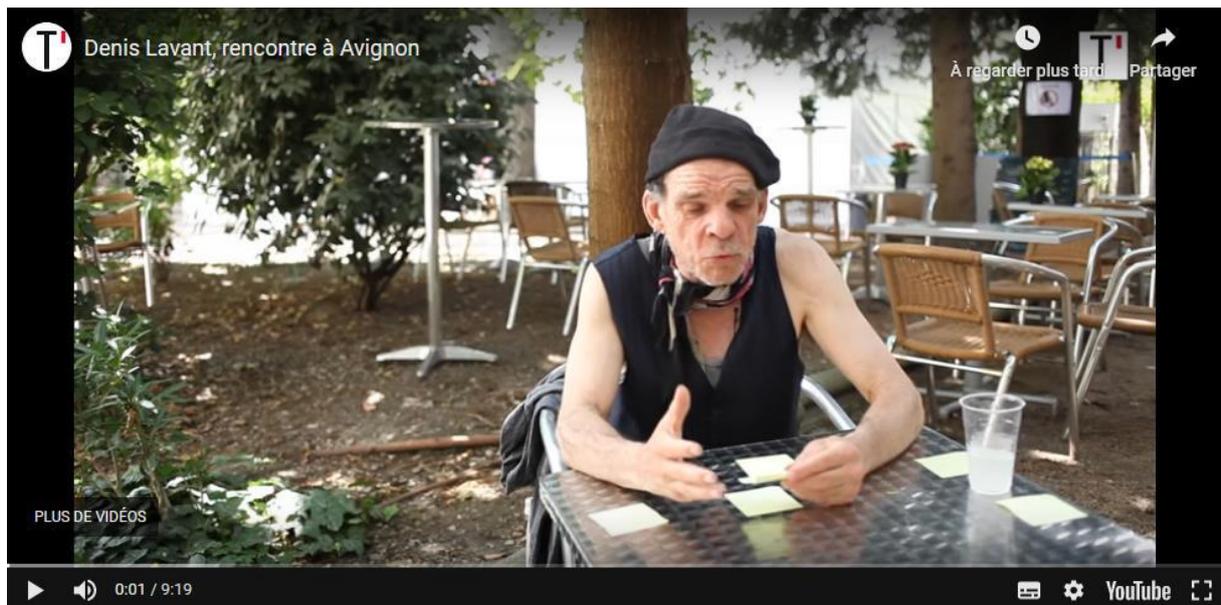


François-Xavier Richard



Fabienne Pascaud

Publié le 11/07/2019. Mis à jour le 16/07/2019 à 18h24.



Seul en scène, le comédien s'illustre dans une pièce de Samuel Beckett mise en scène par Jacques Osinski, "La Dernière bande", au Théâtre des Halles en juillet. Ses rôles, les maîtres qui l'ont formé ou ses pires souvenirs... Il s'est prêté au jeu des questions sur petits papiers colorés de "Télérama".

- Les visuels de "La dernière bande" sont du photographe Pierre Grosbois.

<https://www.telerama.fr/scenes/denis-lavant-au-festival-davignon-le-mot-carriere-est-anti-artistique,n6337450.php>

## Rideau sur le Festival Off d'Avignon 2019 : ces pièces qu'on a aimées et qui vont tourner



Sophie Jouve, Ariane Combes, Jacky Bornet

franceinfo Culture – Rédaction Culture – France Télévisions

Mis à jour le 28/07/2019 | 11:04 – publié le 28/07/2019 | 10:37

**Une semaine après le In, le Off d'Avignon referme ses portes dimanche 28 juillet. Voici les spectacles préférés de l'équipe de franceinfo Culture qui a couvert le festival.**

Dans ce Off d'Avignon de plus en plus prolifique, 1592 spectacles cette année, émergent des pépites proposées par une nouvelle génération de théâtres soignant particulièrement leur programmation : on citera parmi ceux-ci Le Train bleu et le Gilgamesh Belleville. Dans la lignée du Théâtre de la Manufacture, ils affichent haut et fort leurs ambitions : favoriser la création et les auteurs contemporains.

Après notre bilan du In, voici donc 8 spectacles du Off qui nous ont particulièrement séduits et que vous pourrez découvrir en tournée en 2019-2020

## ● "La Dernière bande", Denis Lavant impressionne dans un Beckett radical

"La Dernière bande", un Beckett moins connu, un seul en scène où Denis Lavant impressionne, au carrefour du clownesque et de la pantomime avec cette expressivité dont il est seul détenteur (Théâtre des Halles). Denis Lavant est ce passeur d'histoire. Son art se diffuse jusqu'au pigeonnier, par son seul regard, ses seuls traits, puis ses déplacements syncopés, au rythme de ses pas quand il part en fond de cour et que leur cliquetis résonnent. Fascinant.



## Festival Off d'Avignon : "La Dernière bande", Denis Lavant impressionne dans un Beckett radical



Par Jacky Bornet – Rédaction Culture – France Télévisions  
Mis à jour le 29/07/2019 | 12:47 – publié le 18/07/2019 | 12:06

**Régulièrement à Avignon, Denis Lavant interprète cette années dans le Off "La Dernière bande", un seul en scène de Samuel Beckett où il fait merveille.**

*En attendant Godot* ou *Fin de partie* de Samuel Beckett ont fait et font encore les belles heures du festival d'Avignon. C'est une de ses œuvres moins connues qui s'installe dans le Off cette année, avec *La Dernière bande*. Un seul en scène où Denis Lavant impressionne, au carrefour du clownesque et de la pantomime avec cette expressivité dont il est seul détenteur. A voir au Théâtre des Halles jusqu'au 28 juillet.

### Fondu au noir

D'abord le vide, un espace noir durant de longues secondes. Finalement, un plafonnier s'allume au-dessus d'un homme amorphe assis devant un magnétophone à bande sur son bureau. Pas un geste, pas un mot durant de longues minutes. Tellement longues que cela en devient drôle. Enfin, il extrait de sa poche un trousseau de clés - très importantes, les clés -, se lève, fait le tour du meuble, farfouille dans un tiroir pour en extraire une banane. Il se plante frontalement face au public, et la dépiaute méticuleusement avant de la prendre en bouche, sans la mordre. Puis il la dévore, non sans avoir préalablement jeté la peau sur laquelle il glissera plus tard...



Denis Lavant dans "La Dernière bande" de Samuel Beckett. (PIERRE GROSBOIS / PIERRE GROSBOIS)

Cette immobilité, ces gestes minutés, cette pantomime délectable, introduisent un festival tragi-comique. Un homme écoute une bande magnétique extraite de son journal intime, où il a enregistré le souvenir d'un amour passé. La bande 5 de la boîte 3, on ne peut pas l'oublier. C'est tout Beckett d'inscrire dans des choses triviales des strates essentielles de nos vies. La bande 5 de la boîte 3, l'échelle de *Fin de Partie*, le banc près de l'arbre d'*En attendant Godot*. Beckett tire le suc de l'existence de sa plus pure insignifiance. Ce qui va à merveille à Denis Lavant, avec sa tronche de traviole et sa silhouette cabossée, derrière son bureau suranné.

## Dans la barque embarqué

Lavant dit peu de choses en direct, il fait tourner la bande magnétique 5 de la boîte 3 qui résonne de sa voix d'il y a 30 ans. Quand il a aimé. "*Foutaise*", dit-il. Puis en s'écoutant, il se ravise. Il en serait ému, lui, le petit escogriffe abimé de la vie, réfractaire, naturellement misanthrope, alcoolique esseulé. Il se revoit à cette seule évocation verbale, dans cette barque avec elle, allongé, sa main sous un corsage, effleurant la naissance d'un sein...



Télérama / YouTube

Souvenir insupportable d'un bonheur fugitif, aussitôt refoulé. Quel imbécile il a été cet après-midi d'été mémorisé sur la bande, *La Dernière bande*. Elle lui traverse le cœur, car elle signifie qu'il est passé à côté de l'amour. Le temps fait son travail. Il n'engendre pas le regret, mais une révélation. Celle d'un autre possible. Une note d'espoir, rare chez Beckett.

Comme toujours chez l'auteur, aucun pathos ne vient charger un propos subtil, où l'humour est comme un vecteur de sens. Denis Lavant est ce passeur d'histoire. Son art se diffuse jusqu'au pigeonnier, par son seul regard, ses seuls traits, puis ses déplacements syncopés, au rythme de ses pas quand il part en fond de cour et que leur cliquetis résonnent. Fascinant. Très belle pièce, très beau texte, très belle performance et mise en scène épurée de Jacques Osinski. Tout ce que le minimalisme peut exprimer de sentiments. Emouvant et puissant : tout Beckett. Une longue ovation a salué ce beau travail reconnu par un public ravi.

Denis Lavant et Jacques Osinski, invités de l'été des Festivals

[https://www.francebleu.fr/emissions/l-ete-des-festivals/vaucluse/l-ete-des-festivals-13?fbclid=IwAR0qztZAdAPAU1SJUCU\\_uAR\\_C0eoyNAiil0aLXiHX3aSiJ2RM2QMLy5k0SU](https://www.francebleu.fr/emissions/l-ete-des-festivals/vaucluse/l-ete-des-festivals-13?fbclid=IwAR0qztZAdAPAU1SJUCU_uAR_C0eoyNAiil0aLXiHX3aSiJ2RM2QMLy5k0SU)

## L'ÉTÉ DES FESTIVALS

Du lundi au vendredi à 12h05



Macha Makeïeff de « Lewis versus Alice », Sébastien Davis de « La casque et l'enclume », Claire Dancoisne de « La Green Box », Denis Lavant de « La dernière bande », © Radio France - Rauma Nolhent

## L'été des festivals: épisode 16

Par Michel Flandrin



Diffusion du lundi 22 juillet 2019

Durée : 53min

**Au sommaire de "L'été des festivals", "La dernière bande", "La Green Box" et "Le casque et l'enclume" dans le Off. "Le travail de Macha Makeïeff" au In. Des concerts en Vaucluse.**

La dernière bande - La dernière bande

WEB

## Denis Lavant, beckettien jusqu'à La Dernière bande

9 juillet 2019 / dans A voir, Avignon, Best Off, Les critiques, Off, Paris, Théâtre / par Vincent Bouquet



Photo Pierre Grosbois

**Après *Cap au pire*, Jacques Osinski a de nouveau fait appel à l'insondable comédien pour s'approprier cette très courte pièce de Samuel Beckett. Un seul en scène troublant créé au Théâtre des Halles à Avignon.**

Un long, très long silence. Alors que l'on attendait de lui des mots, l'homme assis à son bureau végète dans sa torpeur. Éclairé par une lumière blafarde, il patiente, regarde sa montre à gousset, de très près, comme s'il attendait quelqu'un ou quelque chose. La mort, peut-être. Soudain, il se lève, prend un trousseau de clefs, ouvre un tiroir et y découvre... une banane qu'il caresse, avant de la manger. Une première, puis une seconde fois. Dans un dénuement palpable, sa vie est réduite à cela, une suite de rituels qui comblent, comme ils le peuvent, le temps qui passe. Quand il ne se lève pas pour s'enquiller une bouteille hors-champ, l'homme fouille dans ses boîtes à archives pour y prélever des bandes à écouter. Cette fois, ce sera la bobine 5 rangée dans la boîte 3.

Au crépuscule de sa vie, qui n'a visiblement plus de saveur, il replonge alors dans son passé. Son présent n'a plus de sens, sinon celui d'alimenter une nostalgie, matinée d'auto-dérision, qui n'a d'autre but qu'elle-même. Enregistrée à 39 ans, trois décennies avant son écoute, la voix de l'homme sortie de la bande témoigne d'un amour intense, mais perdu. Bêtement. Parfois, quand les mots se transforment en claques, il interrompt la diffusion, soliloque un peu, puis reprend. Avant de tenter de réaliser une ultime bande qui n'a plus le lustre de celles d'autrefois, et montre, par sa pauvreté, la profondeur du vide.

Tout comédien n'aurait pas pu se frotter à un tel substrat, mais, **en terres beckettiennes, Denis Lavant peut tout**. En scène, il a le physique, l'allure et la posture naturellement étranges des anti-héros de Beckett. Leur douce folie aussi, plus dangereuse pour eux-mêmes que pour les autres, qui suscite un attachement paradoxal. Sa voix, sortie de la bande comme de sa bouche, agit comme un révélateur d'idées, et prouve sa fine lecture d'une pièce qui aurait pu demeurer, sans cela, bien obscure.

Déconcertante, *La Dernière bande* est sans doute moins radicale dans sa forme que *Cap au pire* – [la précédente création du tandem Osinski-Lavant](#) – mais tout aussi exigeante. Économe en mots, la partition de Beckett est riche de silences, que Jacques Osinski a su utiliser à dessein. Il y déniche les puits d'humour présents chez le dramaturge et allège le côté sinistre d'un homme dont la vie, si son cœur bat toujours, semble révolue. **Le metteur en scène agit alors comme un guide dans la forêt beckettienne**, et met à la portée du spectateur les clefs de compréhension dont chacun n'aura plus qu'à se saisir.

Vincent Bouquet – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

■

**La Dernière bande  
de Samuel Beckett (Editions de Minuit)**

**Mise en scène Jacques Osinski**

**Avec Denis Lavant**

**Lumière Catherine Verheyde**

**Scénographie Christophe Ouvrard**

**Costumes Hélène Kritikos**

**Dramaturgie Marie Potonet**

**Production Compagnie L'Aurore Boréale**

**Coréalisation Théâtre des Halles, scène d'Avignon ; Athénée Théâtre Louis-Jouvet**

**Avec le soutien de l'Arcal**

**L'Aurore Boréale est subventionnée par le ministre de la Culture et de la Communication –  
DGCA**

**Durée : 1h20**

*Festival Avignon Off 2019*

*du 5 au 28 juillet à 21h30*

*Théâtre des Halles*

*Athénée-Théâtre Louis Jouvet, Paris*

*du 7 au 30 novembre*

# Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps



## AVIGNON, AU FIL DU OFF

« **La Dernière bande** ». Un Beckett très souvent repris. Par de jeunes inconnus ou d'immenses comédiens. David Warrilow, Etienne Bierry, autrefois. Robert Wilson, plus récemment. *La Dernière bande (Krapp's last tape)* est un texte très simple et fort. Le jour de son anniversaire, un homme s'enregistre, fait le point sur sa vie, écoute des bandes anciennes. Ce jour-là, soixantaine venue, il revient à ses trente ans : « *Viens d'écouter ce pauvre petit crétin pour qui je me prenais il y a trente ans, difficile de croire que j'aie été con à ce point-là.* » Un texte qui se joue la plupart du temps en 55 minutes ou une heure. N'attendez pas cela : dirigé par Jacques Osinski, cette version portée par un Denis Lavant comme toujours impressionnant, dure 1h20. Cela veut dire que certains moments sont allongés à l'extrême : la dégustation des bananes, les allers-et-retours hors champ –que de nombreux metteurs en scène évacuent, d'ailleurs. Beckett impose des didascalies très précises. Ici, elles sont interprétées au maximum de leur dilatation. Pourquoi pas ? Denis Lavant est tellement engagé dans son jeu, avec ce mélange qui sied au personnage, de gravité, de chagrin, de ricanement, de douleur. D'espièglerie et d'émotion. Krapp revient sans cesse à un moment d'amour. Une barque, une jeune femme, son regard. Ils sont pour jamais bercés par l'eau qui clapote. La musicalité de Denis Lavant épouse celle de Samuel Beckett. Classique et fort.

**Théâtre des Halles, à 21h30. Durée : 1h20. Jusqu'au 28 juillet.**

THÉÂTRES | ÉCRITURES

# FRICTIONS

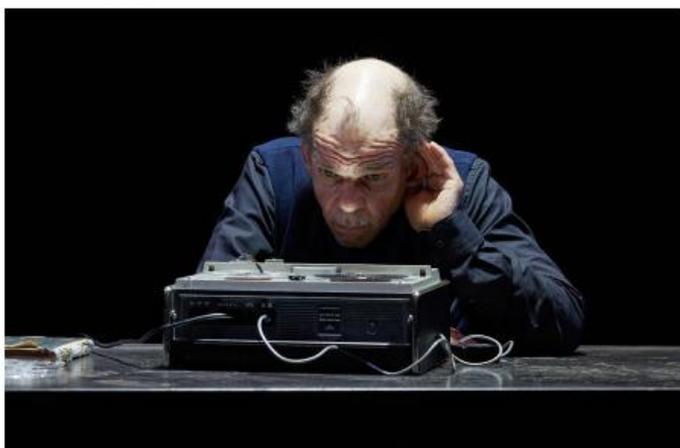
REVUE EN LIGNE

« FESTIVAL D'AVIGNON IN - FESTIVAL D'AVIGNON IN »

## FESTIVAL D'AVIGNON OFF

### Une leçon de comédie

*La Dernière bande* de Samuel Beckett. Mise en scène de Jacques Osinski. Théâtre des Halles. Jusqu'au 28 Juillet à 21 heures 30. Tél. : 04 32 76 24.51



Il y a deux ans maintenant, nous avons été saisis, au sens fort du terme, par la prestation de Denis Lavant dans *Cap au pire* de Samuel Beckett. Deux ans plus tard donc, dans le même lieu, le Théâtre des Halles que dirige Alain Timar, le revoilà, toujours en compagnie de Beckett, mais dans *la Dernière bande*, cette fois-ci. Entre les écritures de *La Dernière bande* et *Cap au pire*, plus de vingt ans se sont écoulés, et on pourra toujours en déduire qu'entre les deux textes la pensée de l'auteur s'est encore radicalisée, si faire se peut. Est-ce à dire qu'entre les deux spectacles signés par Jacques Osinski il y aurait une liaison chronologique, ce qui expliquerait peut-être que cette fois-ci Denis Lavant, son interprète, n'est plus immobile, figé à tout jamais ? Ce serait pousser le raisonnement un peu loin ; disons simplement que nous sommes ailleurs. La figure de Krapp, le vieil homme qui s'enregistre à chacun de ses

anniversaires et réécoute les bandes à la recherche de sa propre vie, est effectivement différente de celle du personnage choisi de *Cap au pire*. Et là, Jacques Osinski, le complice de toujours, très à son aise sur le vaste plateau du Théâtre des Halles, joue de cet espace et étire le temps, à n'en plus finir : silence, long silence, assis immobile à son bureau, face à son magnétophone, Krapp laisse s'égrener le temps, avant de pousser un soupir, et commencer à bouger, faire quelques pas vers les tiroirs du bureau à la recherche d'une banane. Le rituel a commencé. Ce que réalise Denis Lavant en vieux clown fatigué et désarticulé est proprement stupéfiant. Et vous saisit à la gorge. Dans son vieux costume élimé, c'est tout l'art du comédien qu'il nous fait toucher du doigt.

Jean-Pierre Han

Photographie : © Pierre Grosbois



## La Dernière Bande (Krapp's Last Tape)

Le Festival d'Avignon

Emilie Dumesny © 18/07/2019

Pierre Grosbois

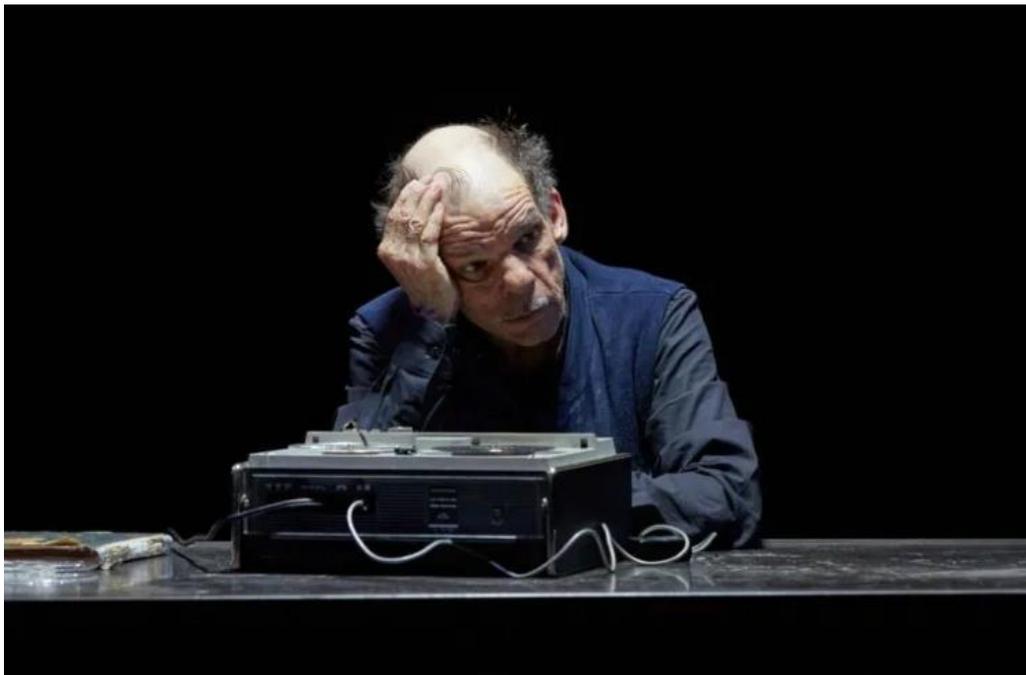
## Théâtre des Halles - Salle Chapitre



**T**his year, at the Avignon 'Off' festival, Jacques Osinski's take on *La Dernière Bande* provokes a particular excitement. When I enter the Théâtre des Halles, a small crowd is already there. Most of us are glad to see a Beckett play, but let's face it, most of us were even more excited to see Denis Lavant in a Beckett play. The French actor, easily identifiable, is known for his acrobatic performances and his ability to transform into anything, using his unique face, voice, and body.

The first encounter with Lavant is breathtaking: the whole room is plunged into total darkness, but we can hear someone's shoes squeaking, and then the creaking of a chair. Suddenly, a cold light turns on, brutally illuminating Denis Lavant from above. He is sitting at a desk, completely still, and during never-ending seconds, and maybe a couple of minutes, he does not even blink his eyes. The tension grows (how much longer can he stay like this?) and my eyes, captivated only by Lavant's presence, barely see what is around him. A tape recorder is in front of him, along with several cardboard boxes stacked on his desk.

Against all expectations, Lavant takes a deep breath, and he's off. He starts moving, and everything he does is extremely precise. He gets up, opens a drawer, forms a 90° angle with his body in order to see what is in the drawer, and takes a banana. With burlesque mimics, Lavant carefully peels the banana. The fruit's skin falls on the floor, and in what could be a scene from a Chaplin, Keaton, or Tati film, Lavant slips on the coloured obstacle and grunts. When he gets another banana out of the drawer, the audience bursts out with laughter: it is as if what we have just seen was a film that was rewinding and starting over.



This pattern of the rewind movement is central in Beckett's play, in which the only character, Krapp, listens to tapes of him talking that he recorded many years before. When listening to the tapes, he skips some parts of what he hears, laughing at his 30-years-younger self: 'hard to believe I was ever as bad as that.' Lavant's acting brings a touch of humour to the situation, but his husky and veiled voice betray Krapp's melancholy.

The lighting, which is very simple and stays exactly the same throughout the play, is sober but clever. It isolates the desk from the surrounding total darkness, and highlights every detail, whether it is the wrinkles on Lavant's face or the dust escaping from the pages of his dictionary. It also reinforces the impression of Krapp's solitude, even though the darkness seems to comfort him: 'With all this darkness around me I feel less alone'.

Krapp searches for memories of what are probably lost loves, listen to some sentences over and over again without seeming to be satisfied by them. The only thing that delights him is to pronounce the word 'bobine'(spool), which he is fond of. He could be an old man losing his mind or a child learning to pronounce new words and learning how to read: this is Denis Lavant's magic, and he makes a very touching Krapp that will surely be remembered.

#### Summary in French:

Si les spectateurs du Théâtre des Halles viennent voir *La dernière bande* de Samuel Beckett, une bonne partie d'entre eux vient particulièrement pour le comédien qui l'interprète dans cette mise en scène de Jacques Osinski : l'unique Denis Lavant. Sa performance ne déçoit pas: entre comédie burlesque purement corporelle et accents plus mélancoliques, la présence incroyable du comédien maintient une tension de la première à la dernière minute de la pièce.

By Samuel Beckett

Directed by Jacques Osinski

With Denis Lavant

Théâtre des Halles - Salle Chapitre

Until 28 July 2019



## Denis Lavant en conversation avec Thibault Elie Le Festival d'Avignon

Thibault Elie © 02/08/2019

C élèbre pour être l'acteur fétiche des films de Leos Carax (*Les Amants du Pont-Neuf*, *Mauvais Sang*, *Holy Motors*), ayant joué pour de grands cinéastes contemporains (Claire Denis, Harmony Korine, Claude Lelouch, Pierre Schoeller), Denis Lavant est aussi un fidèle des plateaux de théâtre. Dans le "Off" du Festival d'Avignon il interprète Krapp, le seul personnage de la pièce *La dernière bande* écrite par Samuel Beckett. Mise en scène par Jacques Osinski —avec qui Denis Lavant a déjà travaillé plusieurs fois — au théâtre des Halles (jusqu'au 28 juillet), c'est l'histoire d'un vieux monsieur qui réécoute sa voix parlant de son passé, enregistrée et rangée dans une boîte qu'il sort à chaque anniversaire.

Un matin ensoleillé, je rejoins Denis Lavant pour discuter de son interprétation du personnage de Krapp. Scie musicale et flèches dans le dos, il a écumé la brocante de la place des Carmes d'Avignon où il a récupéré un petit tampon d'imprimerie datant de 1932. Apprenant que l'entretien sera traduit en anglais, il commence à me raconter l'histoire d'un film turc qu'il a joué à Londres, dans lequel il jouait un malfrat français...un film qui n'est jamais sorti. Ce rapport entre passé et présent, entre celui qu'il était il y a 30 ans et celui qu'il est aujourd'hui entrent en écho avec *La dernière bande* dont nous avons parlé l'heure qui a suivi.

### *Quel rapport entretenez-vous avec l'oeuvre de Samuel Beckett ?*

Beckett est un grand artiste, un grand écrivain qui est allé très loin dans une quête personnelle, dans le noir. Je le connais depuis longtemps : j'ai toujours adoré son humour. Il a à voir avec le burlesque en fait, sinon le clown, ce truc là de personnages qui sont un peu décalés, en tout cas marginaux, asociaux, dans une sorte de solitude. Il trimballe donc un peu ce burlesque.

D'ailleurs Beckett a fait un film avec Buster Keaton qui s'appelle *Film*. C'était sur la fin de la vie de Buster Keaton et qui est pas du tout un film drôle (*rires*). Mais il utilise un peu la silhouette de Keaton, un peu les slapsticks. Mais dans son rythme très très lent et ça donne un peu le ton. En même temps c'est un grand littéraire, il connaît ses classiques comme on dit.

Il y a une figure très inspirante chez Beckett : dans la *Divine Comédie* de Dante il y a au Purgatoire un être, Belacqua, qui est au purgatoire simplement parce qu'il n'a aucune volonté de faire quoi que ce soit. De faire ni le bien ni le mal, il est dans une sorte de prostration, de se dire à quoi bon, une sorte de àquoiboniste avant Dutronc... C'est un peu la matrice des personnages de Beckett qui sont dans une grande inertie et qui en même temps carburent à fond, qui ne sont pas inertes et ont une pensée très active mais sont dans une forme de prostration, d'immobilisme parce que trop de pensée.

### *Est-ce que tous les textes de Beckett travaillent sur le même registre au théâtre ?*

Il y a deux ans avec Jacques Osinski on a joué un des derniers textes de Beckett, *Cap au pire*. C'est une sorte de long tissu d'une sorte de navigation. Comme il n'y avait de didascalies — ce n'était pas fait pour le théâtre — et que les ayants-droits de Beckett sont assez scrupuleux par rapport à son oeuvre, on avait fait cela de façon minimaliste. J'étais debout sur une sorte de carré blanc qui s'illuminait, face au public et pendant une heure et demie sans bouger à défiler le texte. (*commence à déclamer la réplique*) On était dans un vrai immobilisme avec la parole qui était présente tout le temps donc avec aussi la pensée.

*La dernière bande* est un autre mode : il y a très peu de paroles directes, quatre pages en tout. Tout le reste c'est presque un acte muet...Et ça ne me dérange pas. Tout ce que l'on joue est exactement ce qui est inscrit par Beckett. Sauf que l'on a pris le parti avec Jacques Osinski de jouer chaque chose concrètement et non pas essayer d'aller vers une fluidité ou un naturalisme. (*lit le texte*) "*Krapp demeure un moment immobile*". Donc on le joue à fond. Ce sont des moments que l'on a choisi de jouer complètement. Ça installe un rapport au présent pour le spectateur. On peut le jouer de façon beaucoup plus ramassée.

Quand je commence à me taire et à être dans l'immobilité, le rapport au temps commence à être totalement subjectif. Mais, finalement, comme on l'a défini en répétition en mettant des paramètres — tu peux faire durer encore plus, c'est un peu long là — à mon avis il y a organiquement une mesure. La pièce dure sensiblement à peu près le même temps chaque fois. Mais c'est vrai que c'est particulier au début et puis ces moments-là de prostration...

### *A quoi pensez-vous à ces moments-là, face au public ?*

A tout. Et en même temps c'est libre. Je vois le public. J'essaye de m'évader, c'est-à-dire de trouver un interstice entre les spectateurs. De pas être dans le regard des spectateurs et en même temps d'être conscient de ma respiration, de mon corps, de mon immobilité, de chercher un calme et en même temps d'être dans une pensée, de vagabonder en fait et en même temps d'être dans un rapport en disant "*Bon, jusque là ça va, je pousse encore, bon, il va être temps de...*" et puis de laisser venir, la cessation de ce moment-là, le soupir. C'est ouvert, c'est d'être là puis de s'absenter mais de chercher cette qualité de moment qu'on peut éprouver quand on est seul, rentrer dans une pensée et s'en foutre de ce qu'il y a autour. Sauf que là effectivement je suis conscient qu'il y a 150 regards qui sont braqués sur moi (*rires*).

### *Qu'avez-vous compris du personnage de Krapp ? L'avez-vous interprété à votre manière ?*

Il y a une partition ! En général dans ce cas-là je me déplace vers le personnage. Ce que donne Beckett dans la bande enregistrée et dans la bande qu'il enregistre ce sont des éléments de la vie de ce personnage, de son état de solitude. On trouve un personnage qui fête son anniversaire avec un rituel. Depuis des années il écoute une vieille bande qu'il a enregistrée et il enregistre une. Là il a 69 ans et il écoute une bande enregistrée trente ans auparavant où il parle d'une bande qu'il a lui-même enregistrée douze ans auparavant donc quarante-deux ans avant ses 69 ans. Ça fait part de trois moments de sa vie et ça raconte quelque chose d'une grande période de vie d'un personnage qui avance...et en même temps ce qui est intéressant avec la bande enregistrée c'est que c'est un écho d'un présent d'une autre époque. Il est toujours dans une attitude plus critique en étant plus âgé par rapport à ce qu'il a enregistré les années d'avant. Donc c'est particulier.

Le travail le plus important a été d'enregistrer la bande, de rendre crédible l'enregistrement d'un type de 39 ans, de trouver une énergie, un rythme, une sorte d'aplomb, de prétention même qui est autre que celle qu'il a à 69 ans. Ensuite pour moi c'est de rentrer dans un rythme décrit par Beckett : je me mets avant tout au service de la partition. Beckett dit que Krapp voit mal, qu'il entend mal et qu'il a une démarche laborieuse. Donc je me suis appliqué à faire cela. Un truc absolument concret — ça peut paraître idiot mais c'est comme ça que je travaille — j'ai trouvé des chaussures dans une brocante à Paris, des vieilles chaussures de l'armée américaine, et je me suis dit "*Ah voilà, c'est exactement ça qu'il me faut !*". C'est à la fois de belles chaussures et des chaussures qui sont bien, qui sont raides, où l'on est un peu engoncés et qui m'aident à avoir cette démarche qui est un peu chaplinesque aussi...mais un peu de vieux, un peu laborieuse comme c'est décrit.

C'est donc utiliser les éléments du texte et voir comment ça retentit chez moi émotionnellement aussi. Ce qui me touche dans ce texte c'est que Beckett l'a écrit en pensant à une femme qu'il a aimée, beaucoup aimée et qui est morte d'un cancer. Il y a cette chose de se souvenir des yeux, du regard. En fait c'est "*Adieu à l'amour*". C'est ce qui est dit à un moment et c'est ça que Krapp va rechercher dans la bande : il veut écouter ce moment où il était encore dans une relation amoureuse et qu'il a décidée d'arrêter pour se consacrer à son oeuvre. Ce qui est étonnant c'est qu'il y a aussi quelque chose de l'autobiographie et d'authentique de la part de Beckett mais il le stylise, il le transmet dans un personnage, dans Krapp. Qui veut dire "*nu*" en anglais non ?

Oui c'est écrit "*Krapp*" dans le texte mais "*Crap*" en anglais ça veut dire "*Merde*"...

Merde...Monsieur Merde (*rires*) [personnage interprété par Denis Lavant dans les films de Leos Carax *Merde* (2008) et *Holy Motors* (2012)]

*Comment vous préparez-vous pour jouer la pièce tous les jours ?*

Rien. Je fais rien. Si vous voulez à chaque spectacle il y a une manière différente de l'aborder. Quand je fais de grands monologues comme *Cap au pire* — j'avais une heure et demie de texte — ma manière de me rassurer c'était deux ou trois heures avant le spectacle de marcher dans la ville et de me dire tout le texte pour le préparer, comme pour chauffer mon instrument. Dans un cas comme *La dernière bande* où j'ai très peu de texte il s'agit d'être dans l'acte de condenser du présent. Je m'efforce de rien faire (*rires*). Surtout de pas préméditer, de pas répéter la pièce mais d'arriver disponible pour plonger dans cet état là. C'est particulier parce que j'ai pas grand chose à quoi me raccrocher sinon de me calmer. J'arrive une heure avant au théâtre, je m'habille, souvent je mets mes affaires en place...

La seule préparation importante que je fais — et d'ailleurs faut que j'y pense — c'est d'acheter des bananes. Tous les jours je fais un casting de bananes dans les différentes épiceries et j'essaie de trouver des bananes qui me plaisent, qui soient grosses mais pas trop grosses quand même, qui soient bien, bien quoi, qui se tiennent (*rires*). Ça parait rien mais des fois je mets du temps, c'est pas évident tous les jours. Des fois il y a pas les bananes qui conviennent (*rires*).



### ***De quoi avez-vous discuté avec Jacques Osinski pour aborder cette partition de Beckett ?***

A partir du moment où on était d'accord pour faire ce texte ensemble — et moi je trouvais ça génial de faire une autre approche de Beckett après *Cap au pire* — la première chose qu'il m'a proposée c'est de prendre vraiment en compte tout cet acte muet, tout le début de la pièce particulièrement, qui peut être très réduit mais ici de dilater le temps, d'entrer dans un rapport au temps qui est pas dans un temps quotidien, qui est pas un temps raisonnable. C'est vraiment cela l'enjeu principal. Après effectivement on a lu le texte ensemble, on s'est questionnés sur des mots. Jacques Osinski a pris le texte anglais en regard aussi pour essayer de scruter la partition, de la comprendre le mieux possible...et puis aussi d'essayer d'aller à une forme de pureté, de pas avoir d'idée toute faite sur le ton. J'avais vu le personnage de Krapp joué dans d'autres mises en scène et on pourrait penser au premier abord qu'il y a un ton cynique et ironique dans sa manière, dans son ricanement. On a essayé d'éviter ça.

Par exemple un moment à la fin de la pièce a été précieux. Krapp dit : *Sois de nouveau, sois de nouveau. Toute cette vieille misère. Une fois ne t'a pas suffi. Rien que ce groupe de mots — une fois ne t'a pas suffi* — je l'ai dans l'oreille avec une forme d'ironie un peu cynique. Si on va au sens plein du terme c'est dans cette affirmation quelque chose comme "Ah oui, tu as besoin de revivre les choses une autre fois. Tu es obligé d'enregistrer pour dédoubler le temps." Plus on va au coeur du sens des phrases et des mots, plus ça retentit largement à mon avis. Jacques Osinski a pour ça un regard très précieux et une écoute très fine.

### ***Quel est votre secret pour contrôler votre corps au maximum pendant la pièce ?***

J'ai pas de secret. Avec ma pratique et ma formation j'ai quand même une maîtrise physique assez bonne. J'ai beaucoup travaillé sur le mime, l'acrobatie, la danse. J'ai une conscience de mon corps très présente. Et ça ne me gêne pas du tout d'être immobile. Après c'est un exercice mental : c'est d'accepter l'immobilité, ce n'est pas de se contraindre. C'est brusquement de partir de là-dedans quoi. Tout part la respiration. C'est pas du yoga — j'aime pas ça — ni de la respiration forcée mais je suis conscient de trouver du calme en moi. Et puis c'est tout le temps relié par l'imaginaire. A partir du moment où ça continue à bouger dans ma tête, à être dans une dynamique. Être dans l'immobilité c'est quand même être dans une dynamique de pensée, ou même physique. C'est pas d'être un WC, c'est d'être là et tout est tenu par le regard, par ce qui est encore en mouvement — c'est-à-dire la pensée. C'est réduire le mouvement général physique à un mouvement interne, y compris avec la respiration. Voilà, c'est pas un secret, c'est juste d'en avoir conscience. C'est comme ça que je pratique (*rires*).

### ***Venez-vous chaque année au Festival d'Avignon ?***

Non ce n'est pas systématique. J'y vais depuis longtemps, depuis le début des années 1980, où j'ai fait de la Commedia dell'arte. J'ai été dans le "In", j'ai été dans le "Off". J'ai bien arpenté la ville et les théâtres. J'ai vu un peu évoluer le festival aussi. J'y vais quand la production dans laquelle je suis le demande. J'appréhende un peu mais je suis toujours content d'y être parce que j'apprécie cette ville. Je trouve que le Festival est devenu une sorte de chose, de boursoufflure terrible, mais bon... Des fois ça peut m'agacer, des fois ça me met en colère...

***Par boursouflure vous vous parlez de l'inflation des spectacles ? (1592 cette année dans le "Off", NDLR)***

C'est-à-dire qu'il y a déjà un hiatus indécent, l'abîme qu'il y a entre le "In" et le "Off". Entre le privilège, le confort, l'argent qui est mis dans le "In". Des lieux qui ne sont utilisés qu'une fois par jour pour un spectacle. Et la manière où dans le "Off" les salles reçoivent une dizaine ou une quinzaine de spectacles par jour, tout le monde est entrain d'afficher, de tracter dans les rues pour promouvoir son spectacle. Il y a une sorte de succession entre eux, on a pas de le temps de s'installer. Ce n'est pas le même régime, il y a deux régimes différents. C'est un peu un reflet de la société dans laquelle on est aussi.

***Cette distinction voire ce fossé entre le "In" et le "Off" n'était-il pas déjà présent il y a 30 ans ?***

Ça a toujours été comme ça mais je trouve que l'abîme s'est accru entre le "In" et le "Off". J'aurais rêvé à un moment donné de remettre tout en question, au moment où il y a eu les grèves pour les droits des intermittents du spectacle en 2003. Mais en fait le propos a été détourné, le Festival a été clos et on a complètement noyé le poisson. Alors que c'est là qu'il y a avait un problème à régler, de trouver un statut équitable par rapport à l'ensemble du festival.

Alors forcément le "In" il y a des "produits", le festival est entré dans quelque chose de plus en plus commercial avec des produits mis en valeur. La plupart des spectacles du "In" sont joués, sont achetés, sont vendus. Ce sont des spectacles qui vont tourner. Dans le "Off" c'est la foire où il y a des spectacles comme le mien qui sont déjà amenés à être joués ailleurs et des gens qui viennent trouver des acheteurs, qui viennent proposer leur travail, leur création et qui en sont souvent pour leur argent. Tout le monde n'a pas les mêmes chances ! Moi j'ai de la chance parce que j'ai fait du cinéma donc j'ai une image médiatique. Forcément les gens vont venir me voir jouer au théâtre aussi pour ça. Je n'ai pas besoin de tracter forcément. Et puis il y a des gens qui sont totalement inconnus qui ont besoin de faire la retape.

Mais le "Off" c'est en même temps monstrueux et drôle : on trouve toute la palette possible du spectacle vivant. Il y a aussi bien du stand-up que des pièces très intellectuelles, des pièces baroques, que des trucs très amateurs. En même temps ça me révolte un peu et en même temps je trouve ça marrant. Je trouve qu'il y a quand même quelque chose qui est très aimable, en tout cas qui circule qui est assez solidaire et fraternel qui circule parmi les gens du "Off". Et ça c'est ça qui est chouette (*rires*).

***Si vous n'allez pas voir des spectacles la journée, que faites-vous ?***

Je me promène, je rencontre des gens, je mange des huîtres, je vais pas mal au bouquiniste, je me pause.

Mais ça passe vite. Toute la journée est sous-tendue par le fait qu'il y a *La dernière bande* à faire à 21h30. Donc il ne faut pas s'énerver (*rires*). Souvent je bouquine, je tourne, je fais plusieurs tours de ville, je cherche des bananes, je me nourris, je rencontre des gens, voilà. Il y a pleins de choses à faire quoi (*rires*).

*Entretien réalisé à Avignon le 21 juillet 2019 par Thibault Elie*

Crédit photo : Pierre Grosbois

# Théâtre du blog

## La dernière Bande de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski

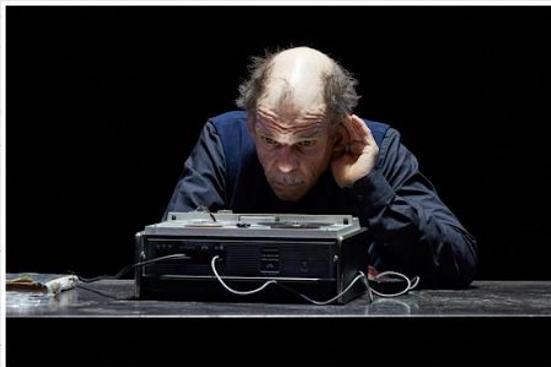
Posté dans 9 juillet, 2019 dans [critique](#).

### Festival d'Avignon

*La dernière Bande* de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski

Il nous fait attendre : noir total durant plusieurs minutes. Cela fabrique du silence, profond et de l'étendue. Puis sous le cercle lumineux de l'unique lampe, apparaît un bureau, et lui derrière. Le bureau de tous les bureaux, moche, en métal, fonctionnel mais pour on ne sait quelle fonction, kafkaïen si l'on veut, ou mieux: beckettien. Le bureau emblématique. L'acteur, met encore un long moment avant d'esquisser une action quelconque.

Dans cet îlot, le premier raclement de gorge devient une action. Il lui arrive d'en sortir, au-delà de l'obscurité ; on entend l'écho de bruits distincts et non identifiés, et quand il revient, le glissement de ses semelles. Il, Lui, ce n'est pas Buster Keaton, pour qui et avec qui Beckett avait réalisé *La Dernière Bande*. Mais Denis Lavant, l'acrobate



immobile de *Cap au Pire*, réalisé avec Jacques Osinski il y a deux ans dans ce même théâtre. Il a, du clown, l'indispensable virtuosité qui fait de chaque geste une création et il devient sa propre marionnette, le pantalon juste trop court, la veste juste coincée, le geste insolite, d'une précision, d'une exactitude hallucinante. Ses doigts à la recherche d'une clé prennent une vie autonome virtuose, inquiétante. Le jeu de l'acteur à l'intensité du dessin, entre le croquis d'humour noir à la Chaval et le crayon obstiné d'Alberto Giacometti, au trait fouillé et buriné : l'acteur a l'âge qu'il a. La perfection d'un art énigmatique.

*La Dernière bande* donne une image saisissante de la vie au moment où elle se prend pour de la vieillesse : à chaque anniversaire, Krapp se fait le greffier de sa vie en enregistrant sa propre voix, bilan des petits et grands moments. Boîte 3, bobine 5, Krapp savoure le mot bobine, le mâche comme la banane fatale et clownesque par quoi le spectacle a commencé, avant la parole. Et c'est quoi, ce qu'il écoute et que l'on entend, avec sa voix d'alors ? Un homme dans la force de l'âge, la mort de la mère, « en état de viduité ». Le mot reste alors comme un gros grumeau dans la gorge ; il faut aller chercher le dictionnaire, c'est toute une affaire et cela prend le temps réel d'un aller et retour vers un « en dehors », au-delà des ténèbres.

On entend, répétée, coupée, repriss -Krapp est le maître de l'interrupteur- l'histoire d'un amour au fond d'une barque: « mon visage sur ses seins, ma main sur elle ». Cette bande porte de la vie, qui a eu lieu ; le petit homme peut même y entendre le mot *bonheur*, ou le faire taire avant d'enregistrer une dernière bande...

On nous dit que ce texte est nourri d'éléments autobiographiques, on veut bien le croire. Samuel Beckett y est à la fois léger et métaphysique : et si la vie n'était faite que de ces petits bouts de souvenirs ? Et si ce n'était déjà pas si mal ? En tout cas, Denis Lavant et Jacques Osinski nous infligent une délicieuse torture, faite d'attente, d'écoute, d'effroi et d'humour. Dans l'épaisseur de l'obscurité et du silence, le plateau n'a plus de limites, la boîte noire est en nous. Si ce n'est pas du théâtre, ça ? De peu de mots et de grande intensité.

Christine Friedel

Théâtre des Halles, Avignon. T. : 04 32 76 24 51



## « LA DERNIERE BANDE » : OSINSKI / DENIS LAVANT, POUR UN SPLENDEBECKETT

Posted by *lefilduoff* on 20 juillet 2019 · [Laisser un commentaire](#)



LEBRUITDUOFF.COM – 20 juillet 2019

AVIGNON OFF 19. « La dernière bande » De Samuel Beckett – Mise en scène de Jacques Osinski avec Denis Lavant – Théâtre des Halles du 5 au 28 juillet 2019 à 21h30 (relâche les 9, 16 et 23) – durée 1h20.

« La dernière bande » avec Denis Lavant où quand deux monstres se rencontrent. Tel pourrait être le simple pitch tant ce texte semble être fait pour le comédien. Mais le raccourci est évidemment trop facile, trop évident. Ce texte si court et si difficile à jouer est parfaitement rendu ici car Denis Lavant est tout simplement un immense comédien et que la mise en scène de Jacques Osinski frôle la perfection. Ceux qui connaissent ce texte comprendront aisément qu'il faut aimer Beckett pour aller voir ce spectacle ! Mais pas que... Et c'est bien là tout le génie de Denis Lavant, rendre accessible des choses qui ne le sont pas forcément.

Le metteur en scène, Jacques Osinki, et Denis Lavant avaient déjà travaillé ensemble sur « Cap au pire » en 2017, toujours au théâtre des Halles. Mise en scène et interprétation qui avaient alors fait date. C'est donc avec curiosité et envie que les spectateurs attendaient la manifestation de ces instants magiques qui font que chacun veut toujours plus aller plus loin et dévorer du théâtre, jour après jour, et c'est bien ce qui se passe tous les jours sur scène. Planté sur scène, assis devant son bureau face au public, Krapp est là, attend, impassible, immobile. Sur la table un vieux magnétophone à bande et un tas de cartons remplis de bandes. Sur ces bandes, le vieil homme à enregistré ses bribes de vie, ces instants du passé enregistrés et qu'il écoute en boucle pour ses anniversaires. Instants fugaces, souvenirs d'un amour perdu et pourtant toujours présent.

A la limite du jeu clownesque bourré d'humour, Denis Lavant est comme nu, sans fard blanc, jouant de tout son corps. Chaque mouvement respire la maîtrise nonchalante, celle des génies de la scène. Rien n'est évident et tout est palpable, chaque bleu à l'âme, colère et interrogation paraissent si limpides dans le non-dit... Malgré la noirceur du propos, la vie existe encore, Denis Lavant ouvre le cœur de cet homme chez qui tout souffle d'espoir n'est pas mort et qui se cherche lui-même en écoutant ses bandes du passé. Passé, futur, présent ? Beckett brouille les pistes mais Jacques Osinki arrive avec intelligence à rendre ces distorsions temporelles évidentes grâce à des textes en voix off et des disparations momentanées de Krapp de la scène qui permettent étonnamment d'ancrer la pièce dans le temps présent sans personne sur le plateau.

Un incontournable de ce Festival Off ! Une fois encore, Denis Lavant s'inscrit dans le cercle des « incontournables », ces comédiens qui, abordant les textes les plus complexes à jouer, savent offrir une lecture clairvoyante et mémorable de ces œuvres. Rares sont ceux qui peuvent passer autant d'émotions sur scène sans jamais rien enlever au texte de l'auteur. A découvrir sans tarder !

**Pierre Salles**

*Reprise à l'Athénée du 7 au 30 Novembre 2019*

<https://lebruitduoff.com/2019/07/20/la-derniere-bande-osinski-denis-lavant-pour-un-splendide-beckett/>

# LIBRE THÉÂTRE

## DU TEXTE À LA SCÈNE

 Ruth Martinez -  26 juillet 2019 -  A l'affiche / Recommandation en tournée / Recommandation Paris

### La dernière bande de Samuel Beckett mise en scène Jacques Osinski avec Denis Lavant

*Vu en juillet 2019 au Théâtre des Halles (OFF Avignon)*



#### Libre Théâtre vous recommande ce spectacle

Un homme est assis, seul, à un bureau métallique, sous un plafonnier à la lumière blafarde. Il reste figé là pendant un temps. Un très long temps. Puis il se lève pour chercher dans les tiroirs de sa mémoire les fragments d'une vie enregistrée sur de vieilles bandes magnétiques. Jusqu'à la dernière bande. Celle où il s'enregistrera entre train d'écouter cette même bande. Ce texte de Samuel Beckett nous parle du souvenir.

Sommes-nous seulement ce que nous avons été ? La mise en scène de Jacques Osinski, elle, nous parle du temps. Si le temps et donc la vie c'est le mouvement, la mort c'est l'immobilité. « La dernière bande » est un texte très court. Pour en faire un spectacle de près d'une heure et demie, il fallait donc ralentir le temps. Jusqu'à l'arrêter. Pour surseoir à la mort. En avant. En arrière. Pause. Jusqu'à l'arrêt définitif. Le noir final. Stop. Il fallait toute l'autorité d'un Denis Lavant pour faire accepter au public une proposition théâtrale aussi exigeante, même si l'humour absurde de Beckett n'est jamais loin malgré le caractère

aride de cette réflexion sur le temps. Cet immense comédien, avec toute la puissance de sa fragilité, ose se présenter seul devant une salle comble pour lui imposer d'entrée son silence. Avant de partager avec le public cette communion silencieuse. Tel un torero dans l'arène, il force le respect en défiant la mort devant nous. Avec nous. Il est à la fois le matador et le taureau. Contre l'agitation et le bavardage qui caractérisent notre époque, ce spectacle nous propose de revenir à l'essence même du théâtre quand il n'est pas un pur divertissement. Et si vous preniez le temps d'aller voir ce spectacle ?

*Critique de Jean-Pierre Martinez*

Metteur en scène : Jacques Osinski

Interprète(s) : Denis Lavant

Scénographe : Christophe Ouvrard

Éclairagiste : Catherine Verheyde

Costumière : Hélène Kritkos

Créateur sonore : Anthony Capelli

Prochaines dates : du 7 au 30 novembre au Théâtre de l'Athénée

Lien vers le [site du théâtre](#)

# LA REVUE DU SPECTACLE .FR

AVIGNON 2019

## ●Off 2019● La dernière bande Enregistrements magnétiques... performance à donner la banane !

Quand du noir complet, le faisceau de lumière de l'ampoule tombant des cintres coiffe le crâne dégarni et blanchi de Denis Lavant, hiératique derrière un bureau métallique fatigué, les yeux aimantés par un magnétophone à bande posé devant lui et absorbant dans la nuit magnétique toute son énergie, on se dit que la magie du théâtre est un leurre qui nous ravit au double sens...



© DR

Ce prologue qui s'étire, muet et drôle, nous rappelle que, si Samuel Beckett est connu pour avoir saturé ses pièces d'un pessimisme radical, il est aussi celui qui - toujours avec le même esprit irrévérencieusement décalé - s'est plu à créer des situations où l'humour a pour fonction de pulvériser les attentes convenues. Les allées et venues (nombreuses) en coulisses où l'homme affublé de la démarche hautement désarticulée d'un primate en goguette disparaît pour écluser quelque alcool (le bruit des flacons parvient jusqu'à nous), remplissent cette fonction du comique promu au rang de dérision corrosive.

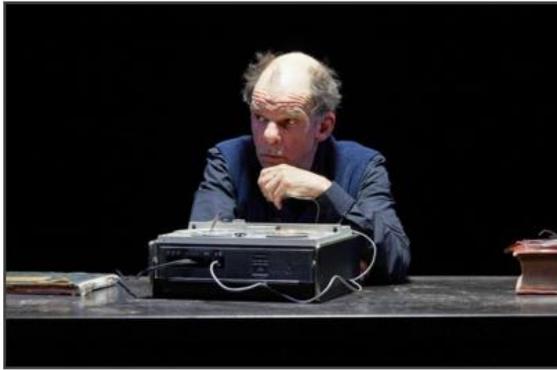
Le cadre étant installé, le va-et-vient entre écoutes des séquences antérieurement enregistrées sur les bobines - soigneusement numérotées, rangées dans des boîtes elles aussi flanquées d'un numéro - et commentaires lapidaires, grommellements en direct du protagoniste sur ce que fut sa vie "mise en boîte" par lui-même, est entrecoupé de longues pauses méditatives. La voix cavernreuse de l'homme mûr, percutée par le timbre qui était le sien lorsqu'il avait trente ans, crée un arc électrique détonnant entre deux parts du même. Cependant le temps chez Beckett n'a rien de linéaire. Présent, avenir et passé participent d'un même état aux limites fluctuant comme la didascalie liminaire le rappelle : "Un soir, tard, d'ici quelque temps", la confusion étant le propre d'un monde sans devenir.

**P**lus rien n'existe alors que ce fabuleux homme né pour le théâtre qui s'apprête devant nous à renouer avec l'univers insolite de Samuel Beckett, dont il a interprété sur cette même scène des Halles, "Cap au pire" (2017), mis en jeu par le même Jacques Osinski.

Et le (très) long silence qui s'ensuit instille, dans le droit fil du choc liminaire, une étrangeté en osmose avec l'univers du dramaturge irlandais. Puis, émergeant de sa torpeur contemplative, "il" rapproche à quelques millimètres de son œil, que l'on devine à moitié aveugle, une clé extraite du fouillis de son veston loqueteux. Si le premier tiroir ouvert contenant une bobine ne l'intéresse pas dans l'immédiat, l'autre dans lequel il plonge à nouveau sa tête lui offre... une banane ! Épluchée soigneusement, elle va être tenue en bouche avant d'être mangée. La peau jetée sur le sol, lui vaudra une glissade digne d'un Buster Keaton sorti d'un film muet.



© DR.



© DR.

? L'acteur Denis Lavant ou Krapp, le personnage inventé par Beckett ? Quoi qu'il en soit, ce que l'on peut dire assurément, c'est que la mise en jeu de Jacques Osinski permet aux deux d'exister magnifiquement. Et Beckett qui usait beaucoup des didascalies aurait pu ajouter, pour montrer que s'il n'y a pas de début il n'y a pas non plus de fin : "Un autre soir, tard, d'ici quelque temps".

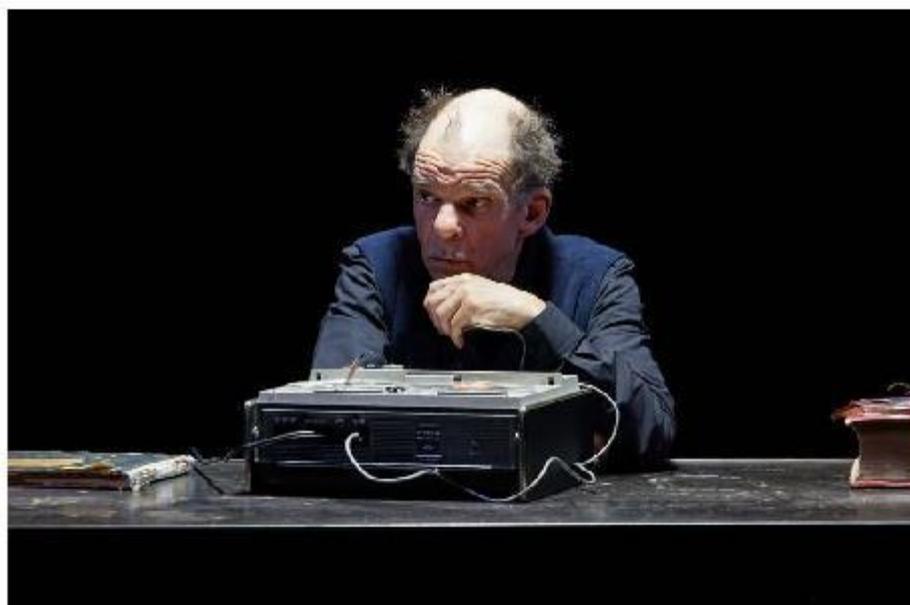
i]"Viens d'écouter ce pauvre petit crétin pour qui je me prenais il y a trente ans, difficile de croire que j'aie jamais été con à ce point-là"j], sonne le glas d'aspirations apparemment à jamais révolues. Et pourtant ce temps-là est aussi source de légèreté retrouvée, celle de plaisirs et d'un amour passé auxquels il n'a pas définitivement renoncé. *"Me suis crevé les yeux à lire Effie encore, une page par jour, avec des larmes encore. Effie... Aurais pu être heureux avec elle là-haut sur la Baltique, et les pins, et les dunes"*. Sa pensée s'enflamme : *"Mes mains dans ses seins"*, telle est la mémoire éclatée qu'elle abolit les limites du temps pour repartir à la recherche du désir.

Quant à l'inénarrable salut de Denis Lavant, qui ponctue de spectacle en spectacle ses performances par une sorte d'arabesque gestuelle à en perdre son souffle, il est attendu comme une signature au bas d'un tableau de maître.

La performance de l'acteur faisant corps avec le protagoniste de "La dernière bande", pour lui insuffler l'esprit qui l'anime a quelque chose à voir avec une identification réussie. La question demeurant : qui a vendu son âme à l'autre

## ARTISTIKREZO

Chronique Hélène KUTTNER La dernière bande de Samuel Beckett



©Pierre Grosbois

Il faut aller voir cet acteur extraordinaire qu'est Denis Lavant, dirigé par Jacques Osinski, et qui revient après la belle expérience de « Cap au pire » l'an dernier, programmé aussi à l'Athénée à Paris. Moins radicale, moins difficile, « La dernière bande » est une courte pièce dans laquelle un vieil homme, Krapp, le jour de son anniversaire, enregistre un compte-rendu détaillé de son existence sur une bande magnétique, et réécoute les autres, celles qui datent d'il y a trente ans, en les commentant. Denis Lavant est ce personnage hors-normes, assis à son bureau envahi d'archives et de boîtes de bandes magnétiques, dans un silence religieux qui cueille le spectateur. Le halo de lumière sculpte son crâne ébouriffé, ses yeux hagards, alors que méthodiquement il se déplace, ouvrant et refermant les tiroirs pour en tirer des bananes. Nostalgique, facétieux, il évoque un amour de jeunesse, qu'il balaie avec un mauvais fatalisme. Le sexe, la sensualité, mais aussi la nature, les mots d'argot, la littérature, tout affleure en douceur dans ce moment de théâtre unique et d'un charme troublant. Unique.

*Théâtre des Halles, 21h30, relâche les 16 et 23 juillet, puis à l'Athénée à Paris du 7 au 30 novembre*

# L'INSENSÉ

Tuesday 3 September 2019

## La Dernière Bande Ou La Bande Osinski/Lavant

La Dernière Bande, mise en scène Jacques Osinski, avec Denis Lavant

au Théâtre des Halles, Avignon Off. Par Yannick Butel



De *Cap au pire* qu'il présentait au Halles en 2017, à *La Dernière Bande*, (présenté à nouveau au TdH) le metteur en scène Jacques Osinski s'inscrit dans un lien de plus en plus étroit à Beckett, avec le compagnonnage de l'acteur Denis Lavant. À la manière d'un Blin/Beckett, le tandem explore l'écriture exigeante de l'Irlandais, soutenu en son temps par Robbe-Grillet qui fut le premier, chez Minuit et auprès de Lindon, à défendre une écriture dévastée, désœuvrée, inquiète du langage auquel on prête le pouvoir de nommer. Entre Silences et paroles syncopées, entre lambeaux de mots et de phrases, Lavant s'exécute.

À Paris, Beckett quand il s'éloignait de Suzanne, rejoignait les bancs du métro aérien afin que personne ne puisse venir l'importuner. Et en fin de journée, quand le grand Sam avait un peu trop bu, Serge Merlin me racontait que lui le suivait, et veillait à ce qu'il rentre bien. Merlin (acteur beckettien s'il en est) qui joua lui aussi le Krapp de *La Dernière bande*, assisté par Françon. Beckett que la biographie de Jack Knowlson tente de réduire aux détails anecdotiques d'une vie quand l'œuvre permet de les dépasser. Et disant cela qui conduit à effleurer l'œuvre, chacun s'accorde, lisant Beckett, à constater des formes discursives qui mettent à l'épreuve le lecteur quand l'outil qu'est la langue vient à ne plus être un véhicule tranquille. Lire Beckett, c'est d'évidence et on ne le soulignera jamais assez, réapprendre à lire, se mettre à bégayer la langue que l'on croyait maîtriser, faire l'expérience redoutable d'un rapport à la signification heurté, rétif, fuyant... Au point que quelques crétins de la littérature critique l'aient installé dans le registre de l'Absurde. Ce qui est absurde, puisqu'en définitive, chez Beckett, ce qui nous est demandé, c'est tout d'abord d'accepter que le langage soit l'objet d'une dramatisation. Dramatisation du langage donc, plus qu'un théâtre

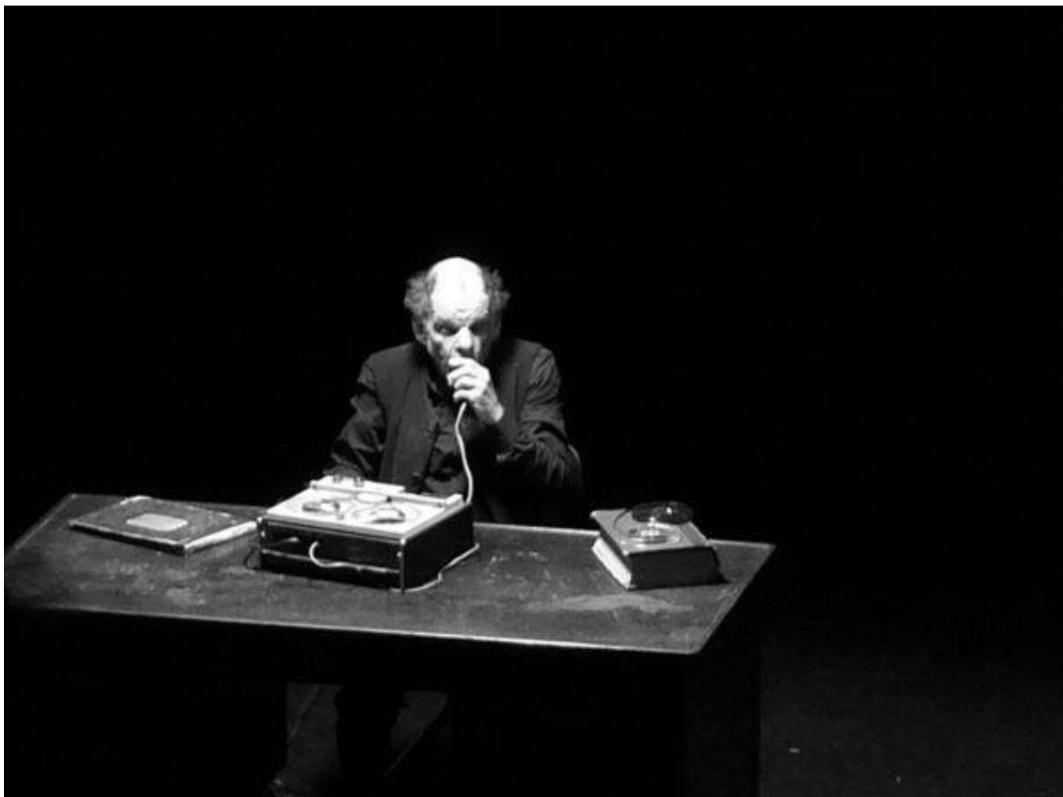
défini comme langage dramatique. *La Dernière bande* n'échappe pas à cette dichotomie et l'on imagine que Jacques Osinski, comme Denis Lavant, se seront intéressés à cette nuance qui, dès lors, installe l'auditoire dans une autre écoute. Car si l'on écoute ce que veut bien livrer, par petites touches *La Dernière bande*, on ne peut d'évidence parler d'une histoire, mais plutôt d'un rapport à langue.



Au prétexte d'une fable qui pose qu'un homme écoute, chaque année des bandes magnétiques sur un magnétophone ; au prétexte d'une solitude qui n'a plus à qui parler et vit dans un monde auquel il est étranger ; au prétexte de « s'entendre » afin de se rassurer sur un état vital menacé ; au prétexte d'entretenir un dialogue avec soi-même ou la sensation d'une pensée encore active... Krapp ne dit rien, en définitive, ou presque. Il écoute une parole différée, la sienne, comme désappropriée. Et l'on imagine que Michel Foucault aurait été à son affaire à regarder cette situation ubuesque où le lieu d'émission de la parole n'est plus le sujet, mais une machine qui s'apparente à un spectre et qui parle à un moribond vieilli, passablement infirme, en passe de perdre la parole, recourant au dictionnaire comme à une perfusion clinique où un goutte à goutte de mots entretient le vague espoir que le son de la parole suffit à faire croire au vivant.

*La Dernière bande* inscrit ainsi Krapp dans un entre-deux, entre silence funèbre de l'écoute et paroles lointaines et spectrales, souvenir de paroles sans actualité, comme déconnectées du monde. Si parler se donne toujours au Présent, alors qu'est-ce que s'écouter, voire comme c'est presque toujours le cas chez Krapp, se « répéter ». Annulant le temps, annulant l'espace de l'énonciation (le magnétophone), annulant presque la parole à travers la répétition... Krapp est aussi devenu étranger au monde. Et parce que le monde n'est jamais qu'une tragédie (c'est-à-dire une comédie vue de dos comme le précisait Heiner Müller), alors Krapp s'en amuse et s'en distancie. À cet endroit, sans doute, en lisière, *La Dernière bande* est donc aussi l'une des pièces de Beckett où l'on peut sourire à l'incongru, à la signification qui fuit, au sens qui s'exclut.

Au plateau, Lavant, derrière un bureau métallique aussi érotique que le mobilier bureaucratique des administrations des années 50, attend. Des cartons de bandes sur le bureau seront bientôt balayés d'un revers de main. Et dans quelques tiroirs comme sous coffre-fort, Lavant sort des bananes qu'il prise au risque d'en chuter. Puis, ou encore, dans un silence de cathédrale, il observe le magnéto à bande dont Pierre Schaeffer se servira pour composer ces œuvres de musique concrète qui écartent le son musical de l'univers des harmonies. Et observant cette bête mécanique, Krapp qui n'est pas marxiste, se doute sans doute que la machine a encore besoin de l'humain. Alors, de l'index, il presse la touche et « s'entend dire ». Oui, « il s'entend dire ». Formule curieuse qui, rappelons-le en linguiste, exprime quelque chose d'une distance. Lavant, à son affaire, « s'entend donc dire » et joue à ça, à aller et venir, en avant/en arrière comme pris dans une nasse ou un mouvement sans fin (comprenons sans finalité). Tour à tour passablement soucieux, amusé, agacé... il « s'entend dire » plus qu'il ne s'entend parler. Dans un rapport à l'inertie, au corps inerte, à la parole inerte, Lavant est à la manœuvre. Et peut-être, sans doute, développe-t-il un goût pour la direction puisqu'il commande aux sons. Et de voir l'acteur, alors, prendre peut-être un « malin plaisir » à être celui qui dirige, celui qui fait répéter la machine, qui l'apprivoise en quelque sorte, et lui dicte, parfois, une suite. Directeur d'acteur que Lavant/Krapp, spectateur du jeu... capable à tout moment de ne plus le jouer, de l'interrompre ou de le relancer selon son bon plaisir (les plus vieux, ici, se rappellent des émissions de France-Culture qu'on enregistrait).



Oh la Machine à jouir, à désoler... inhumaine aussi, parce que la machine n'est chez Krapp qu'un machin. Et que le machin mâche une parole prémâchée étrangère à la parole telle qu'elle devrait être vivante. Et de voir Lavant, donc, s'en prendre à ça qui le prive du peu d'humanité qu'il conserve sur bande.

Osinski, n'en doutons pas, aura à travers *La Dernière Bande*, mis en scène quelque chose qui interroge la disparition du langage, voire sa fragilité. Et on lui d'avoir évité le piège d'une célébration

funèbre que le théâtre convoque trop souvent, préférant rendre sensible ce qui vient à disparaître pour mieux l'appréhender. Sur le mode d'une attention rigoureuse et donnant à l'acteur Denis Lavant une liberté que le texte de Beckett surveille, cette Dernière bande vaut la peine qu'on vienne l'écouter.

8 juillet 2019

# ARTS MOUVANTS

Chroniques de spectacles vivants

Par Sophie Trommelen

## La Dernière Bande de Samuel Beckett



**Au Festival d'Avignon à 21 heures 30 au Théâtre des Halles**

C'est le jour de son anniversaire, comme tous les ans Krapp ressort ses vieilles bandes magnétiques enregistrées, rangées soigneusement dans ses cartons numérotés.

Il choisit une bande à écouter, et enregistre la nouvelle, celle de l'année écoulée. Journal intime sonore de souvenirs passés, les bobines consignent son histoire.

La voix enregistrée fait revivre les souvenirs de l'homme qu'il était. Agacé, gêné parfois quand il s'écoute, il a besoin de prendre un peu de recul.

Il n'est jamais facile d'affronter son image, ses souvenirs, de se découvrir. Et puis qu'a-t'il voulu dire ce jour-ci à ce moment précis ? Comment une parole passée résonne t'elle aujourd'hui ?

Le temps est ici marqué par un rituel immuable qui sonne le glas de l'année passée. Le temps est multiple : passé, présent, futur se confondent en un instant. Cet instant. Souvenir d'une femme aimée, de la mère partie, la nostalgie embaume l'air de ce jour d'anniversaire.

Le visage habité de Denis Lavant, se fond dans ce décor dépouillé et dépossédé de fioriture. La lumière, soleil de l'intime, n'éclaire que le bureau, point central du rituel. Comme si le vide de son existence se concentrait en ce moment, à cet endroit. Pas de masque, pas de maquillage. Tout baigne dans le noir et blanc. Se distingue une seule couleur : le jaune de cette peau de banane, jetée au sol, promesse de chute, de ridicule, de rire moqueur et de souffrance passée ou à venir.

Denis Lavant habite le texte de Beckett et la salle tout entière résonne de son timbre de voix si particulier. Son physique est marqué par le temps d'émotions vécues, ressenties et à venir. Rien n'est fermé, sa gestuelle, son écoute, tout est tendu vers le souvenir que provoque le réveil des émotions. De sa démarche clownesque, il capture autour de lui l'essentiel, épurant l'atmosphère de gestes ou de mots inutiles.

Denis Lavant impose un silence charismatique et charge l'air d'une puissante présence. Le silence résonne aussi fort que sa voix.

Comment ne pas rapprocher les bobines magnétiques au magnétisme de la bobine de Denis Lavant. Après *Cap au pire* Jacques Osinski retrouve l'accord parfait. Le théâtre de Samuel Beckett semble avoir trouvé son incarnation dans la pureté du jeu de Denis Lavant, éternel clown mélancolique au salut à la beauté désarticulée.





## théâtre

### critiques

- 4 **ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET**  
Le comédien Denis Lavant interprète *La dernière bande* de Samuel Beckett, mis en scène par Jacques Osinski. Une proposition d'une densité rare.
- 4 **LA TEMPÊTE**  
Frédéric Bélier-Garcia met en scène *Les guêpes de l'été nous piquent encore en novembre* de Ivan Viripaev et *L'Affaire de la rue de Lourcine* d'Eugène Labiche. Deux comédies loufoques.
- 5 **LE MONFORT THÉÂTRE**  
*Je crois que dehors c'est le printemps* de Concita de Gregorio est mis en scène par Giorgio Barberio Corsetti et Gaia Saïtta. Un spectacle subtil et émouvant.
- 10 **LA COLLINE - THÉÂTRE NATIONAL**  
Alexandra Badea présente *Quais de Seine*, deuxième volet de sa trilogie *Points de non-retour*, et éclaire les récits manquants de l'histoire de notre pays.
- 10 **LA COMMUNE**  
Stefan Kaegi et quatre formidables protagonistes cubains font vivre l'héritage pluriel de la Révolution dans *Granma. Les Trombones de La Havane*.
- 13 **ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE**  
Guillaume Vincent propose une adaptation impressionnante des *Mille et Une Nuits*.
- 16 **THÉÂTRE DE LA REINE BLANCHE**  
Arnaud Anckaert met en scène *Toutes les choses géniales* de Duncan Macmillan. Didier Cousin porte merveilleusement la partition théâtrale.
- 17 **THÉÂTRE DE L'ATELIER**  
Avec *La Promesse de l'aube*, Stéphane Freiss présente Romain Gary en ami. Spirituel et émouvant.

*La Promesse de l'aube.*

- 20 **THÉÂTRE DE BELLEVILLE**  
*L'A-Démocratie* de Nicolas Lambert : lucidité, humour et vigilance.
- 25 **THÉÂTRE DE LA VILLE - ESPACE GARDIN**  
La compagnie STEREOPTIK crée *Stellaire*, une fantasmagorie visuelle et musicale pour tous publics à partir de 9 ans.
- 37 **THÉÂTRE DE SARTROUVILLE ET TOURNÉE**  
*Alors Carcasse* de Mariette Navarro est mis en scène par la marionnettiste Bérangère Vantusso. Une épopée singulière.
- 34 **TKM- THÉÂTRE KLÉBER-MÉLEAU / LAUSANNE**  
Cédric Dorier livre une remarquable mise en scène du *Roi se meurt* de Ionesco.
- 40 **EN TOURNÉE / THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE**  
Zabou Breitman fait partager son coup de cœur pour *Thélonius et Lola*, conte contemporain écrit par Serge Kribus.
- 40 **EN TOURNÉE / L'ARCHIPEL À PERPIGNAN**  
Quatre jongleurs du Collectif Petit Travers et quatre percussionnistes de l'Ensemble TaCTuS conjuguent leurs talents dans *Encore la vie*.

### entretiens

- 6 **THÉÂTRE DU ROND-POINT**  
Philippe Caubère achève le *Roman d'un acteur* et passe de *L'Âge d'or* à *La Belgique*. Incontournable !
- 8 **LES GÉMEAUX**  
Dominique Pitoiset met en scène *Linda Vista*, comédie urbaine du dramaturge américain Tracy Letts.
- 12 **THÉÂTRE DE LA VILLE - ESPACE GARDIN**  
Dans *La Dispute*, Mohamed El Khatib aborde la question de la séparation amoureuse à travers le point de vue des enfants.
- 14 **LUCERNAIRE**  
Catherine Anne signe une nouvelle mise en scène de *Trois femmes (L'échappée)* avec Milena Csergo, Catherine Hiegel et Clotilde Mollet.



critique

## La dernière bande

ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET / DE SAMUEL BECKETT / MES JACQUES OSINSKI

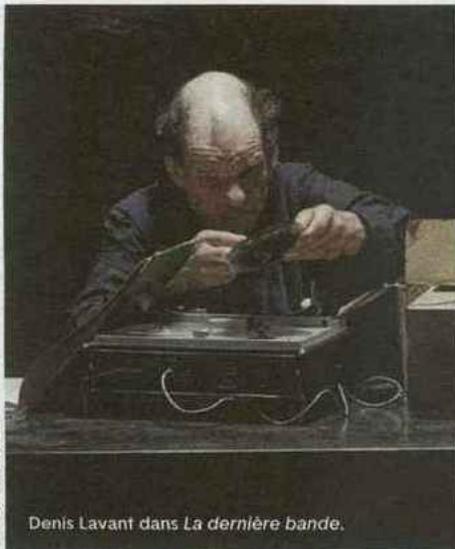
**Ce fut l'un des moments impressionnants de la dernière édition du festival Off d'Avignon. Le comédien Denis Lavant, dans *La dernière bande* de Samuel Beckett, mise en scène par Jacques Osinski. Une proposition d'une densité rare, à voir à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet.**

Chaque année, le jour de son anniversaire, Krapp enregistre sur une bande magnétique les réflexions qui lui viennent à l'esprit en repensant à l'année qu'il laisse derrière lui. Chaque année également, parallèlement aux jaillissements de ses soliloques, il pioche au sein de vieux cartons pour en sortir des bandes enregistrées tout au long de son existence, dans les mêmes circonstances. Il se met alors à réécouter des extraits de ces archives sonores, confrontant la matière de son passé – qu'il commente par le biais de paroles ou d'expressions bougonnes, lasses, dépitées, moqueuses... – à celle de son présent. C'est

un homme profondément esseulé que Samuel Beckett convoque dans *La dernière bande* (pièce écrite à la fin des années 1950, publiée aux Éditions de Minuit). Un écrivain sans œuvre et sans carrière dont Denis Lavant s'empare avec le talent et l'intelligence qu'on lui connaît.

### Une apnée stupéfiante

Sous la direction du metteur en scène Jacques Osinski, le comédien révèle non seulement l'acuité des mots de Samuel Beckett, mais aussi la puissance des silences, des gestes et des situations qui participent à la grandeur de son écriture. Tout commence par une apnée



© Pierre Grosbois

Denis Lavant dans *La dernière bande*.

stupéfiante. Un prologue d'une vingtaine de minutes durant lequel, sans parler et dans une ambiance de semi-obscurité, Krapp s'occupe tranquillement. Il entre et sort, épluche une banane, la mange, finit par glisser sur sa peau, fouille dans ses poches ou dans les tiroirs de la table qui se trouve devant lui, s'assoit et se lève, se déplace, reste immobile face à nous ou s'abstrait de nos regards à l'occasion de longs instants passés hors de scène... C'est

l'intensité même du présent qui s'affirme ici, avant même que ne soit prononcé un mot. On sourit. On est suspendu à un geste, une attitude. On est emporté par la force de la vie qui apparaît, dans toute sa singularité et sa drôlerie, à la faveur de la performance de clown saisissante qui nous est offerte. Puis le temps des mots arrive. Prononcés en direct ou retransmis par un vieux magnétophone, ils nous plongent dans les gouffres existentiels et les souvenirs d'amour de Krapp. Et là aussi, Denis Lavant excelle. Le comédien incarne magnifiquement les errances et les contradictions de son personnage. Virtuose du verbe comme virtuose du mouvement, virtuose du corps, le comédien embrasse et exalte toutes les dimensions du théâtre.

**Manuel Piolat Soleymat**

**Athénée Théâtre Louis-Jouvet**, square de l'Opéra Louis-Jouvet, 7 rue Boudreau, 75009 Paris. Du 7 au 30 novembre 2019.  
Le mardi à 19h, du mercredi au samedi à 20h.  
Spectacle vu à l'occasion de sa création lors du Festival Off d'Avignon, au Théâtre des Halles, le 17 juillet 2019. Durée de la représentation : 1h20. Tél. 01 53 05 19 19.  
[www.athenee-theatre.com](http://www.athenee-theatre.com)



CRITIQUE SCÈNE

# En attendant Beckett

*La Dernière Bande*, l'une des pièces les plus intimes de Beckett offre à Denis Lavant l'opportunité d'un superbe seul-en-scène. PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Il y a le silence. Le profond et obscur silence qui entame cette pièce. Un silence rarement atteint dans une salle de spectacle. Un silence désiré, pensé et conçu par Beckett pour nous préparer à ce qui va advenir ; la parole d'un homme en lutte avec lui-même. Ce silence, le metteur en scène Jacques Osinski le reproduit fidèlement, car dans cette mise en scène, tout sera appliqué selon les indications de Beckett, telles qu'il les a pensées en 1970. Jacques Osinski et Denis Lavant poursuivent là une recherche commune entamée par le superbe *Cap au pire* il y a deux ans, un travail approfondi sur les monologues de Beckett. Lavant s'offrait alors sur scène, dans une immobilité parfaite, et une logorrhée immanente, ratiocinante, s'engendrant elle-même. Dans *Cap au pire*, la question de la défaite en écriture, cet échec à assumer, et à dépasser, qui hante toute l'œuvre de l'Irlandais, surgissait peu à peu. Ici, dans cette *Dernière bande*, le travail d'écriture constitue la matière première du monologue et l'échec qui l'accompagne, le mur sur lequel se heurte l'auteur se révèle le sujet unique, obsédant. Après la nuit inaugurale, Denis Lavant, très lentement, traînant du pied, et même du corps, tant ce pas semble une charge, entre en scène, et très lentement, s'installe au bureau de fer, élément central de cette scénographie minimale. Beckett précise en note, un vieil homme « visage blanc, nez violacé ». Lavant l'est en effet, blanc et violacé, s'inscrivant dans cette lignée beckettienne de corps abîmés, marginaux, rompus par l'existence. Sur la table, l'attend la bande du titre, l'enregistrement au magnétophone de la voix d'un écrivain, « trente-neuf ans aujourd'hui », que le vieux va écouter avec un mélange d'intérêt, de tendresse, et d'agacement. Cette voix n'est autre que la sienne, trente ans plus tôt. Et de ce dialogue d'un écrivain avec lui-même, ici nommé Krapp, ( et si l'on pense à ce que signifie « to crap », « chier », on suggère le rapport à l'écriture que Beckett par cette onomastique instille...), naît un portrait en creux d'un Beckett aussi amant que solitaire, douloureux insatisfait de la vie et de ses mots. Rarement, on eut autant l'impression d'approcher

l'homme Beckett : sa consommation d'alcool, qu'il se promet de diminuer, son ambition littéraire, toujours déçue, son désir d'amour, pétri de regrets. Il y a cette femme, « une jeune beauté brune » qui occupe le récit de l'homme d'hier, et dont l'évocation seule plonge le vieux Krapp dans la colère, et le désespoir : « peut-être que mes meilleures années sont passées, quand il y avait encore une chance de bonheur ».

Beckett a écrit cette pièce en français, et pour son acteur fétiche, l'irlandais Patrick Magee, il l'a mis en scène deux fois, en 1970 et 1975, au théâtre Récamier, et au théâtre d'Orsay. C'est dire comme ce monologue lui tenait à cœur, non seulement pour ce qu'il y dévoilait, mais aussi pour cette langue qu'il travaillait et qu'il décharnait inlassablement. Il la voulait incarnée, portée par un acteur. Il y

**LA DERNIÈRE BANDE**  
texte Samuel Beckett, mise en scène Jacques Osinski, avec Denis Lavant, du 7 au 30 novembre au Théâtre de l'Athénée, Paris.



eut plusieurs interprètes ensuite pour endosser le costume de Krapp, et non des moindres, le beckettien Serge Merlin, ou plus récemment Jacques Weber, sous la direction de Peter Stein. Denis Lavant lui confère à son tour une nouvelle dimension : par cette grâce de funambule qui en fait un des acteurs français les plus inspirants, il transmet à sa démarche lourde et désespérée une présence oscillante et poétique. En danseur, il se plie à la musique intérieure de Beckett : humour, ratiocination, haine de soi, alcool, travail, échec, persistance, renaissance, espoir, désillusion. Cette pièce, c'est Beckett attendant Beckett.



à partir du  
**7**  
Nov.

## LA DERNIÈRE BANDE

Athénée Théâtre Louis-Jouvet - Paris

Le comédien fétiche du cinéaste Léos Carax retrouve Jacques Osinski dans *La Dernière bande* de Samuel Beckett. Ce rôle qui lui convient à merveille laisse entrevoir l'immensité de son talent.



**Théâtral magazine : Quel âge faut-il avoir pour jouer *La Dernière bande* ?**

**Denis Lavant :** Krapp, mon personnage, fête au moment de la pièce ses 69 ans. C'est ce que Beckett a écrit. Dans la vraie vie, j'ai environ 10 ans de moins que lui... Ce qui n'est pas très grave. Toute la difficulté pour l'acteur qui joue Krapp consiste à interagir avec les fameuses bandes qu'il a enregistrées lors de ses anniversaires précédents. Pour le comédien que je suis, elles sont forcément familières, puisque je les entends tous les soirs. Et pourtant, pour que la pièce ait un sens, il faut se laisser surprendre. Et le montrer. C'est délicat. Mais le théâtre, au fond, est toujours une affaire d'écoute.

**Les didascalies sont particulièrement nombreuses et précises. N'est-ce pas trop contraignant pour le jeu ?**

Oui et non. Il y a des grands moments de silence dans le théâtre de Beckett. 15 minutes ici, quasiment. Alors il faut prendre ces didascalies les unes après les autres, calmement, et se laisser

guider, sans s'angoisser. C'est comme un grand exercice de solitude, qu'il faut traverser aux côtés de l'auteur. Mais de ce point de vue, *Cap au pire*, la pièce précédente de Beckett que m'avait fait jouer Jacques Osinski était encore plus difficile.

**Quelle est la plus belle adaptation que vous ayez vue ?**

Je me souviens vivement de celle de Serge Merlin, bien sûr, qui l'a jouée pendant des années. Je me souviens de son timbre de voix, de sa scansion, de sa gestuelle. J'avais tout ça en tête lors des répétitions. Jacques Osinski dit que vous possédez l'art corporel des clowns. Et pourtant, dans cette pièce, il ne faut justement pas faire le clown sur scène...

Absolument. Il existe des versions clownesques de *La Dernière bande*. Je pense, notamment, à la performance de Jacques Weber, qui était un parti pris marquant. Mais ce n'est pas ce que nous avons essayé de faire. **Je me suis beaucoup inspiré du jeu de Buster Keaton, que Beckett admirait.** Pour trouver l'humour de la pièce, il faut ralentir le jeu, faire

voir une démarche quasiment laborieuse et se montrer presque impassible... Ainsi, je pense que l'on est fidèle à l'esprit de l'auteur. Avec ces enregistrements, votre personnage, Krapp, fait tous les ans un état des lieux de sa vie. Que pensez-vous de cet exercice ?

L'enregistrement est un matériau formidable pour faire le point. C'est un vrai truc de maniaque. Je fais ça parfois moi, en reregardant les films dans lesquels j'ai joué, ceux de Leos Carax notamment. Je me souviens de l'homme que j'étais à l'époque. Je suis attendri. Parfois je me trouve un peu naïf. Est-ce que des rôles comme celui-là changent un acteur ?

Tous les rôles sont déterminants. Mais celui-ci laisse des traces. Beckett résonne en moi depuis. Et je crois qu'il ne partira pas.

*Propos recueillis  
par Clément Durieux*

■ *La dernière bande*, de Samuel Beckett, mise en scène Jacques Osinski, avec Denis Lavant. Athénée Théâtre Louis-Jouvet, 75009 Paris, 01 53 05 19 19, du 07/11 au 30/11

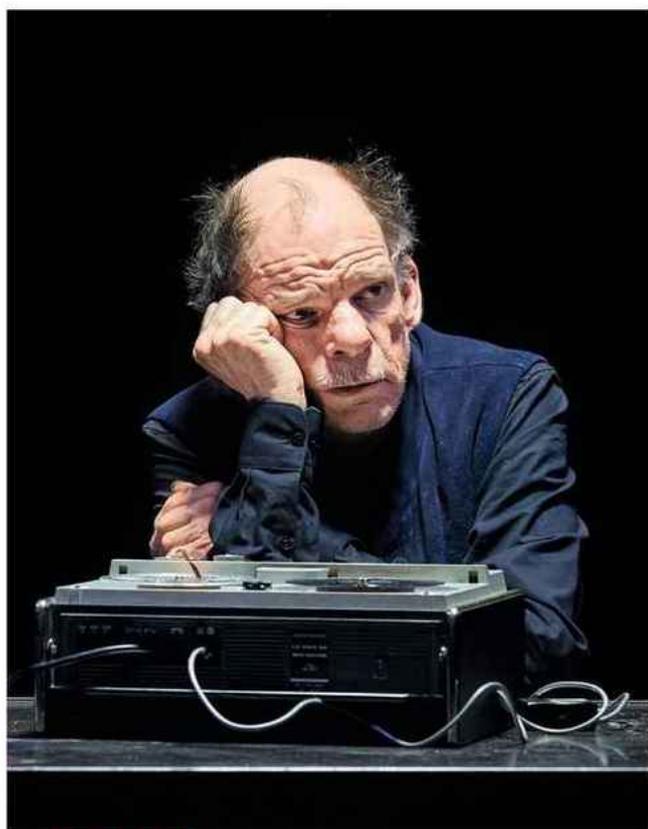


CULTURE



# les 5 raisons de la Dispute

ARNAUD LAPORTE, PRÉSENTATEUR DE L'ÉMISSION *LA DISPUTE* SUR FRANCE CULTURE, NOUS CONFIE SES COUPS DE CŒUR DE LA SEMAINE.

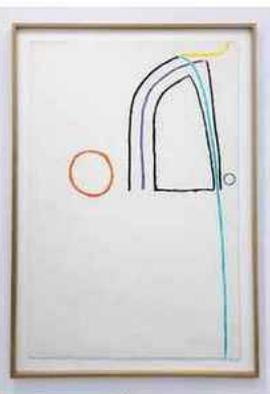


UNE PIÈCE

## La Dernière Bande de Samuel Beckett

**V**oir Denis Lavant sur scène reste une expérience hors norme. Deux ans après *Cap au pire*, le comédien fétiche de Leos Carax retrouve Samuel Beckett et le metteur en scène Jacques Osinski avec *La Dernière Bande*. On va y découvrir Krapp, vieil écrivain raté, presque clochard, qui enregistre mais aussi réécoute à chacun de ses anniversaires ses vieilles bandes magnétiques, rangées dans des cartons, datées et numérotées. Il y a tenu une sorte de journal où il témoignait du bonheur de son amour, et de sa rupture évidemment désolante. Dialoguant avec une version plus jeune de lui-même, Krapp se souvient qu'il a aimé. Dans ce monologue sentimental, Denis Lavant nous fait rire et nous bouleverse, son art du clown triste faisant ici merveille. Maîtrisant sa partition à la perfection, il fait entendre chaque mot avec une précision musicale.

Jusqu'au 30 novembre, à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet, Paris 9<sup>e</sup>.



UNE EXPO

## «Miloslav Moucha, corrections de formats (1972-1984)»

Le plasticien tchèque est un secret trop bien gardé du monde de l'art. Réfractaire à l'idée de carrière, il est peu connu, même si ses œuvres sont présentes dans de grandes institutions. Rendons grâce à Laure Roynette, qui expose sa production.

Jusqu'au 16 novembre, Galerie Laure Roynette, 20, rue de Thorigny, Paris 3<sup>e</sup>.



PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

UN LIVRE

## Un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout d'Alice Munro

La Canadienne a reçu le prix Nobel en 2013. Cette distinction n'a en rien tari le talent de cette observatrice de nos tourments. Elle nous livre neuf nouvelles où l'amour occupe la place centrale, à travers les portraits de femmes que la passion brûle.

Editions de l'Olivier, 384 pages.



UN DISQUE

## Pyroclasts de Sunn O)))

A celles et ceux qui se demandent ce qu'est le drone metal, on ne saurait que trop conseiller d'écouter le nouvel album de Sunn O))), meilleur représentant du genre. Enregistrés en marge de la production de leur précédent album, ces quatre morceaux de douze minutes sont le résultat d'improvisations quotidiennes du duo de Seattle. Méditatif et puissant.

Southern Lord.



UN FILM

## Je prends ta peine d'Anne Consigny

On connaît la comédienne, mais on découvre ici la très grande sensibilité de la femme, devant et derrière la caméra. Ce film dur, poignant, émouvant, est le récit de la rencontre fortuite de la cinéaste et de deux Arméniennes, mère et fille. La barrière de la langue ne pèse plus rien quand la maladie frappe, et Anne Consigny va choisir de suivre le drame en donnant autant qu'en recevant.

(France, 1h05). En salle

PHOTOS: PIERRE GROSBOS; MILOSLAV MOUCHA, SÉRIE «CYCLE ESPAGNOL», 1978 - COURTESY THE ARTIST & LAURE ROYNETTE; AM CACTUS PROD; DR



## CULTURE

# « La Dernière Bande » : sacrée bobine

**THÉÂTRE** Dans une mise en scène de Jacques Osinski, Denis Lavant habite le personnage solitaire de la pièce de Beckett.

PHILIBERT HUMM [phumm@lefigaro.fr](mailto:phumm@lefigaro.fr)

Quelqu'un a dit qu'on n'avait plus d'acteurs à « gueule » n'a jamais vu celle de Denis Lavant. Toute comme Beckett la décrit en didascalies. « *Visage blanc. Nez violacé. Cheveux gris en désordre. Mal rasé.* » Et très belle avec ça. D'une beauté particulière, pas apprêtée. Sur la scène du Théâtre de l'Athénée, un bureau métallique, un magnétophone et une lampe basse consommation. Derrière ce bureau Denis Lavant. Hagar. Immobile. Silencieux. Silencieux au point que la salle s'en arrête de respirer. Même les toussoteurs se refrèment. Une minute, deux minutes, cinq minutes, rien, pas un geste, tout juste un soupir. On se dit que ça va être long. Soudain, il s'anime, fouille son gousset et en sort une montre. La regarde. On se retient d'en faire autant. Plus tard il se lève, fait le tour du bureau, et dans un tiroir trouve une banane. Le quart d'heure suivant consistera en l'épluchage de ladite.

Et puis, pour une raison qui nous échappe encore, sans que nous n'ayons rien vu venir, Beckett furtivement nous embarque, nous dérobe, nous ravit. Sans doute fallait-il ce temps, cet élan absurde, ces « *silences révolutionnaires* » que lui envoyait le compositeur Stravinsky, et le poids d'un grand acteur. Denis Lavant en est un, on ne l'apprendra à personne, car il faut bien de la souplesse pour jouer si merveilleusement l'ankylose. Et du talent et de la vigueur pour figurer l'apathie.

D'un tas de cartons qu'on n'avait à peine remarqués, Krapp - c'est son nom -, tire une boîte et de cette boîte une bobine. « *Boîte 3, bobine 5.* » C'est

quelque chose de l'entendre, puisqu'il parle désormais, décortiquer le mot « bobine », de sa voix blanche, meurtrie, déjà morte. Une voix de garage, « *qui porte en elle tous les regrets du monde* ». Chaque année, à la même date, l'homme s'enregistre. Et chaque année il écoute les bandes précédentes et ses propos d'autrefois, poursuivant le fantôme qu'il a été.

## Seul au monde

Il passe en revue sa vie mais la revue a jauni. C'est le temps qui défile et qu'on ne peut retenir. Krapp croyait embaumer ses souvenirs, ils se sont émiettés. Son existence rembobinée ressemble à un vieux biscuit sec oublié dans sa boîte, dont il croque les meilleurs morceaux. Rien de tel qu'un grand chagrin d'amour pour vous faire les heures longues. Clemenceau prétendait que le meilleur moment, c'est quand on monte l'escalier. Sauf son respect, il y a mieux encore : se remémorer le moment où l'on montait l'escalier. Pourtant chacune de ses intonations passées insupporte Krapp, seul au monde dans son halo de LED. Les résolutions non tenues, ses « *jappements à l'adresse de la providence* »... On ne devrait jamais relire son journal, ni regarder par-dessus son épaule. Nous ne serons d'ailleurs pas plus longs. Cela ne servirait à rien. Contentons-nous de répéter qu'à l'Athénée un grand acteur joue un grand auteur. Beckett lui-même expliquait que rien ne pouvait être affirmé sur son œuvre, qu'elle devrait être perçue et qu'il fallait en faire l'expérience. Si vous vous en sentez le toupet, nous vous engageons à la mener. ■

**La Dernière Bande de Samuel Beckett, jusqu'au 30 novembre au Théâtre de l'Athénée, Paris 9<sup>e</sup>. Tél. : 01 53 05 19 19.**



## La Dernière Bande

De Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski.  
Durée : 1h15. Jusqu'au 30 nov., 20h (du mer. au sam.), 19h (mar.). Athénée-Louis-Jouvet, 4, square de l'Opéra-Louis-Jouvet, 9<sup>e</sup>, 01 53 05 19 19. (10-36 €).

À chacun de ses anniversaires, Krapp écoute les bandes magnétiques où il s'est enregistré, d'anniversaire en anniversaire, depuis des années... L'occasion de revisiter sa vie, de moments phares à instants funestes. Son existence renaît. Le passé se fond dans le présent, et le temps, suspendu, n'existe plus... Radicale dans sa composition aux allures de performance – peu de dialogues, ou enregistrés, une machine qui parle devant un homme silencieux –, *La Dernière Bande* (1958) peut devenir théâtre hanté, par le seul rayonnement de son interprète. Beckett (1906-1989) sait l'art de créer de l'âme avec des bribes de mots, de l'humanité avec des silences. Denis Lavant et son corps caoutchouc, son visage buriné, emplit de sa grâce singulière ce solitaire en équilibre entre vie et mort, déjà dans l'au-delà... – **F.P.**



## La dernière bande

CETTE PIÈCE créée en 1958, on jurerait que Beckett l'a écrite pour Denis Lavant. Non seulement parce qu'il a une gueule et une voix faites pour ce rôle sombre et mélancolique, mais aussi parce qu'il a un mystère, une présence, qu'il vient de cette tradition de comédiens à la limite du mime, du burlesque, du cirque, du théâtre.

L'histoire de Krapp, qui écoute, à chacun de ses anniversaires, sur son magnéto,

une bande tirée d'une vieille boîte posée sur son bureau qu'il a enregistrée autrefois, Lavant nous la fait vivre comme jamais. Et pourtant, dirigé par Jacques Osinski, il ne fait (presque) rien.

Dans la pénombre, il nous fixe d'abord longuement. Au bout d'un moment, avec un sérieux buster-keatonien, il soupire. Les rires éclatent dans la salle. Qu'il hausse un sourcil, sorte une montre à gousset de sa poche qu'il fixe en la col-

lant à son visage, se déplace à petits pas, mange une banane ou tend l'oreille, il étire, rend palpable, drôle, absurde, inquiétant chaque instant de la vie de Krapp. Un marginal perdu dans sa solitude et sa vie intérieure. Plus encore lorsqu'il entend la voix enregistrée du jeune homme qu'il était, parlant d'un amour perdu.

**M. P.**

● A l'Athénée, à Paris.



## CULTURE

portrait

# L'éternel saltimbanque

**Denis Lavant**  
Comédien

— Saisissant en vieillard pathétique dans une adaptation de *La Dernière Bande* de Beckett, jusqu'au 30 novembre au théâtre de l'Athénée à Paris, le comédien Denis Lavant fascine par sa prestance. Rencontre avec un artiste entier.

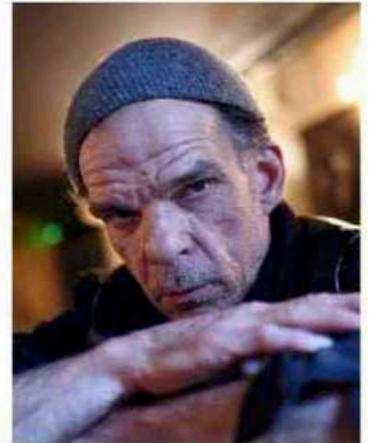
Assis à son bureau, il fixe impassiblement les spectateurs de son visage buriné reconnaissable entre mille. Au théâtre de l'Athénée, les minutes s'écoulent, avec lourdeur. Des rires gênés et tousotements épars s'échappent du public. Un long soupir, jubilatoire, puis Krapp, personnage fatigué de *La Dernière Bande* de Beckett (1), campé par Denis Lavant, se mure de nouveau dans le silence. « *On a suivi les didascalies à la lettre. Chaque silence comptait* », explique le comédien de sa voix éraillé-

lée, sortant de sa poche le livre couvert d'annotations sur lequel il a travaillé avec Jacques Osinski, le metteur en scène. Le silence est un matériau auquel l'acteur de 58 ans s'est confronté tôt. « *Adolescent, je bougeais tout le temps. Quand ma grande sœur a commencé le théâtre, j'ai voulu me démarquer d'elle et ai commencé des cours de mime. Peu à l'aise avec la parole, je suis entré dans le théâtre*

« *Quand ma sœur a commencé le théâtre, j'ai voulu me démarquer et ai commencé des cours de mime. Peu à l'aise avec la parole, je suis entré dans le théâtre par le geste.* »

par le geste », raconte-t-il, ne cessant tantôt de titiller l'agitateur de son sirop à la menthe, tantôt de réajuster son bonnet en laine. Élève au lycée Lakanal à Sceaux (Hauts-de-Seine), ce fils d'une psychologue et d'un pédiatre monte un groupe de théâtre avec des camarades. Conduits par un professeur

d'histoire passionné, ils jouent Brecht, Musset... Une expérience de liberté et d'ivresse « *déterminante* » pour cet adolescent un brin introverti. La scène devient « son » endroit. La suite s'écrit vite : stage de commedia dell'arte, formation au Studio 34, d'où il sort « *perplexe* », puis « *l'École de la rue Blanche* » et le Conservatoire, très vite interrompu. Il préfère l'école de la vie, quitte le cocon familial et part à Bruxelles vadrouiller deux ans avec une troupe de théâtre de rue. Un côté saltimbanque qui lui colle à la peau. « *Je joue du dou-douk* (flûte traditionnelle arménienne, NDLR) et aussi de *l'escargot!* », aussitôt sorti de sa poche pour exécuter un petit air. Les projets fourmillent chez ce père de trois filles, toutes engagées dans des voies artistiques « *mais aucune dans le théâtre!* ». Le mot « *carrière* » l'agace. Révélé en 1984 par le rôle d'Alex, jeune romantique dans *Boys Meets Girl*, de Leos Carax, il s'aventure volontiers au cinéma. « *Au cinéma, l'acteur respire. Le théâtre, c'est de l'artisanat.* » Des limites, Denis Lavant,



Stéphane de Sakutin/AFP

qui a interprété durant cinq ans le trouble personnage de Céline, n'en a guère. Hamlet le fascine, tout comme Saül, le premier roi d'Israël dans l'Ancien Testament, « *dramatiquement génial* ». Denis Lavant fonctionne à l'instinct : « *Si je n'y crois pas, je ne joue pas.* »

**Guillemette de Préval**

(1) *La Dernière Bande*, jusqu'au 30 novembre. Rens.: [athenee-theatre.com](http://athenee-theatre.com)

Sceneweb.fr  
Le 8/11/2019  
Par Vincent Bouquet

## [Denis Lavant, beckettien jusqu'à La Dernière bande](#)

8 novembre 2019/dans [À la une](#), [Coup de coeur](#), [Les critiques](#), [Paris](#), [Théâtre](#) /par [Vincent Bouquet](#)



*Photo Pierre Grosbois*

**Après *Cap au pire*, Jacques Osinski a de nouveau fait appel à l'insondable comédien pour s'approprier cette très courte pièce de Samuel Beckett. Un seul en scène troublant créé dans le off au Théâtre des Halles à Avignon et repris au Théâtre de l'Athénée.**

Un long, très long silence. Alors que l'on attendait de lui des mots, l'homme assis à son bureau végète dans sa torpeur. Éclairé par une lumière blafarde, il patiente, regarde sa montre à gousset, de très près, comme s'il attendait quelqu'un ou quelque chose. La mort, peut-être. Soudain, il se lève, prend un trousseau de clés, ouvre un tiroir et y découvre... une banane qu'il caresse, avant de la manger. Une première, puis une seconde fois. Dans un dénuement palpable, sa vie est réduite à cela, une suite de rituels qui comblent, comme ils le peuvent, le temps qui passe. Quand il ne se lève pas pour s'enquiller une bouteille hors-champ, l'homme fouille dans ses boîtes à archives pour y prélever des bandes à écouter. Cette fois, ce sera la bobine 5 rangée dans la boîte 3.

Au crépuscule de sa vie, qui n'a visiblement plus de saveur, il replonge alors dans son passé. Son présent n'a plus de sens, sinon celui d'alimenter une nostalgie, mâtinée d'auto-dérision, qui n'a d'autre but qu'elle-même. Enregistrée à 39 ans, trois décennies avant son écoute, la voix de l'homme sortie de la bande témoigne d'un amour intense, mais perdu. Bêtement. Parfois, quand les mots se transforment en claqué, il interrompt la diffusion, soliloque un peu, puis reprend. Avant de tenter de

réaliser une ultime bande qui n'a plus le lustre de celles d'autrefois, et montre, par sa pauvreté, la profondeur du vide.

Tout comédien n'aurait pas pu se frotter à un tel substrat, mais, **en terres beckettienne, Denis Lavant peut tout**. En scène, il a le physique, l'allure et la posture naturellement étranges des anti-héros de Beckett. Leur douce folie aussi, plus dangereuse pour eux-mêmes que pour les autres, qui suscite un attachement paradoxal. Sa voix, sortie de la bande comme de sa bouche, agit comme un révélateur d'idées, et prouve sa fine lecture d'une pièce qui aurait pu demeurer, sans cela, bien obscure.

Déconcertante, *La Dernière bande* est sans doute moins radicale dans sa forme que *Cap au pire* – [la précédente création du tandem Osinski-Lavant](#) – mais tout aussi exigeante. Économe en mots, la partition de Beckett est riche de silences, que Jacques Osinski a su utiliser à dessein. Il y déniche les puits d'humour présents chez le dramaturge et allège le côté sinistre d'un homme dont la vie, si son cœur bat toujours, semble révolue. **Le metteur en scène agit alors comme un guide dans la forêt beckettienne**, et met à la portée du spectateur les clefs de compréhension dont chacun n'aura plus qu'à se saisir.

Vincent Bouquet – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

**La Dernière bande**

**de Samuel Beckett (Editions de Minuit)**

**Mise en scène Jacques Osinski**

**Avec Denis Lavant**

**Lumière Catherine Verheyde**

**Scénographie Christophe Ouvrard**

**Costumes Hélène Kritikos**

**Dramaturgie Marie Potonet**

**Production Compagnie L'Aurore Boréale**

**Coréalisation Théâtre des Halles, scène d'Avignon ; Athénée Théâtre Louis-Jouvet**

**Avec le soutien de l'Arcal**

**L'Aurore Boréale est subventionnée par le ministre de la Culture et de la Communication – DGCA**

**Durée : 1h20**

*Festival Avignon Off 2019*

*du 5 au 28 juillet à 21h30*

*Théâtre des Halles*

*Athénée-Théâtre Louis Jouvet, Paris*

*du 7 au 30 novembre*

**Des mots de minuits francetv.fr**

**« La dernière bande », pour Beckett Denis Lavant se met en Krapp**

**Le 8/11/2019**

**Par Hugues le Tanneur**

**Le comédien se surpasse dans ce solo aussi drôle que sarcastique écrit pour un acteur et un magnétophone où un homme plongé dans la solitude mange des bananes et se confronte à ses souvenirs fragmentaires enregistrés sur bandes magnétiques. Mis en scène par Jacques Osinski, un spectacle d'une belle tenue, à la fois sobre et finement interprété.**

Le crâne dégarni brille dans la lumière blafarde. L'homme est assis derrière une table de travail. Dire qu'il attend serait exagéré. Même si de temps à autre il regarde sa montre – une vieille montre gousset avec une chaîne qu'il colle presque contre son œil de myope. Il ne parle pas et ne fait pas grand-chose sinon être-là.

Il y a dans cette apparente passivité tout comme dans cette présence silencieuse, quelque chose d'exceptionnel. Rien n'est plus difficile pour un comédien de théâtre que de donner corps au silence. Habiter l'espace par sa seule présence, sans prononcer un mot, suppose une vraie force intérieure. Or le moins qu'on puisse dire, c'est qu'à ce jeu périlleux d'équilibriste Denis Lavant réussit à merveille dans cette interprétation de *La dernière bande* de Samuel Beckett mise en scène par [Jacques Osinski](#).

Précisons que Krapp, le héros de la pièce, n'est pas muet ni même mutique. D'ailleurs, régulièrement, il enregistre ses souvenirs sur des bandes magnétiques – plutôt que de les consigner par écrit dans des carnets. Les bandes sont ensuite stockées et l'homme a ainsi la possibilité soit de réécouter les enregistrements passés, soit d'en réaliser de nouveaux. C'est dire l'importance du magnétophone qui trône sur sa table, mais aussi des boîtes empilées autour de lui accumulées au fil des années.

## **Banane**

Le personnage assis devant nous a rendez-vous avec lui-même. La façon dont il articule soudain le mot "*Bobiine!*" en étirant le "i" en dit long sur la joie gourmande qui accompagne ce rituel solitaire. Comme tout cérémonial, cette confrontation avec le passé ne va pas sans de méticuleux préparatoires. Et là Denis Lavant fait très fort.

Car Krapp avant même de manipuler ses bandes magnétiques a d'abord fouillé dans les

tiroirs de son bureau n'hésitant pas à y plonger la tête entière pour en extraire... une banane. Le fruit en main, il le pèle avec une infinie délicatesse avant d'en jeter la peau négligemment par-dessus son épaule. Après quoi il en enfonce un bon bout dans sa bouche, sans mâcher, dans un geste d'autant plus comique qu'il est à la fois curieusement obscène et régressif. Debout, les yeux dans le vide, il s'attarde un certain temps dans cette position, la banane dépassant de sa bouche arrondie. Enfin, au lieu de la manger, il la glisse dans la poche de son gilet, comme s'il voulait la garder pour plus tard.

Cela n'a l'air de rien, mais cette série d'actions minimales, le comédien les a accomplies comme nul autre ne l'aurait fait nous introduisant au passage dans un espace incertain où affleurent les eaux troubles de l'inconscient. Dire qu'après cela l'acteur nous tient, en quelque sorte, dans le creux de sa main est un euphémisme. Car désormais Krapp peut s'adonner à son occupation favorite qui consiste à la fois à s'enregistrer et à revenir sur lui-même, quitte à se dénigrer quand il remarque: *"Viens d'écouter ce pauvre petit crétin pour qui je me prenais il y a trente ans, difficile de croire que j'aie jamais été con à ce point-là."*

Pour se repérer au milieu de ce fatras de bandes magnétiques – mieux qu'un journal intime, sa vie entière enregistrée – il les a répertoriées dans un catalogue qu'il consulte compulsivement. Toute sa vie est là. Mais c'est quoi toute la vie? Ce sont des moments enfouis dans la mémoire, dont le magnétophone est une métaphore évidente. Des fragments. Des scènes oubliées. Des obsessions.

Et aussi la possibilité, comme le dit Krapp, de revenir à soi, c'est-à-dire à ces traces de soi-même qu'il a ainsi semées et qui, imagine-t-il, lui survivront: *"Je suppose que j'entends ces choses qui en vaudront encore la peine quand toute la poussière sera – quand toute ma poussière sera retombée. Je ferme les yeux et je m'efforce de les imaginer."*

## **Performance d'un acteur**



© Pierre Grosbois

La voix rocailleuse de Denis Lavant ne résonne pas tout à fait de la même façon selon qu'il parle en direct ou qu'elle est filtrée par le magnétophone. Appuyant fébrilement tantôt sur la touche avance rapide, tantôt sur la touche retour en arrière, il guette le moment crucial, l'épiphanie ultime autour de laquelle sa mémoire semble désormais graviter. Il s'agit d'un souvenir raconté des années plus tôt. Une scène d'amour sur un lac ensoleillé où une barque dérive parmi les roseaux. *"Nous restions là, couchés, sans remuer. Mais, sous nous, tout remuait et nous remuait, doucement, de haut en bas, et d'un côté à l'autre."*

Où l'on comprend que toute la gesticulation de Krapp, ses manipulations, l'alcool qu'il siffle en douce dans la pénombre en fond de scène – on entend à chaque fois le bruit du bouchon –, tout cela converge vers la remémoration de cet instant magique à deux dans la barque bercée par le clapot. Comme si ce moment heureux, trait de lumière au milieu des ténèbres, concentrait le sel de toute une vie. Après *Cap au pire*, déjà mis en scène, en 2017, par Jacques Osinski, Denis Lavant confirme avec ce nouveau spectacle une maîtrise rare et inspirée de l'univers de Samuel Beckett.

### **Entretien avec Denis Lavant (© Télérama)**

***La dernière bande*, de Samuel Beckett**

**mise en scène Jaques Osinsky, avec Denis Lavant**

**> 7 au 30 novembre au [théâtre de l'Athénée](#), Paris**

# Hotello Théâtre

Par Véronique Hotte

Le 9/11/2019

## **La dernière bande, texte de Samuel Beckett, traduction de l'anglais par l'auteur (Editions de Minuit), mise en scène de Jacques Osinski avec Denis Lavant.**



*La dernière bande*, texte de **Samuel Beckett**, traduction de l'anglais par l'auteur (Editions de Minuit), mise en scène de **Jacques Osinski** avec **Denis Lavant**.

« Un soir, tard, d'ici quelque temps. La turne de Krapp ... Assis à la table, face à la salle..., un vieil homme avachi : Krapp. », les bribes de didascalies beckettiennes.

Et Denis Lavant, sur le chemin de nombre de comédiens avant lui – dont à l'origine, Patrick Magee à la voix cassée pour lequel Beckett avait imaginé la pièce -, porte en effet un pantalon étroit sombre, un gilet sans manches, une lourde montre d'argent avec chaîne, qu'il sort de la poche de son gilet, un visage blanc. Le cheveu rare et en désordre, myope, dur d'oreille, la voix fêlée, et la démarche laborieuse : un solitaire.

Sous une lumière vive, tandis qu'autour de lui est tombé un voile de noire obscurité, l'homme est assis à sa table ; un autel avec magnétophone, avec microphone et de nombreuses boîtes en carton contenant des bobines de bandes enregistrées.

Denis Lavant, sous le regard attentif et amusé du metteur en scène Jacques Osinski, accomplit l'« œuvre » – les gestes, les notes et les silences de la partition singulière.

Déplacements précis, gestes dépliés, mouvements répétitifs, alternance des allées et des venues, depuis la lumière jusqu'à l'ombre alentour où l'on entend le personnage déboucher une bouteille, avant de se servir à boire, le clown triste maîtrise sa chorégraphie exceptionnelle, privilégiant la matière douce-amère des longs silences.

Un silence pesant – un challenge avec le public immobile et figé, respirant à peine, prisonnier du soliloque orchestré par la tyrannie d'un maître instrumentiste -, un vide assourdissant, tissé d'une intensité dramatique extrême qui tient en haleine le public.

Comme hypnotisé, sous l'instance d'un chef d'orchestre un peu fou, le spectateur suit à la lettre et au mouvement corporel infinitésimal près, les moindres signes d'une vie économe et d'une existence au monde faite de réserve, de distance et de retrait.

Un rituel, tous les ans, s'enregistrer, faire le point, puis écouter son monologue à soi.

Krapp a déjà bien vécu, il réécoute, sans se lasser, les bandes enregistrées de ses anniversaires précédents : à 39 ans, et trente ans après ce jour-là, avant de revenir encore par la pensée et la résurgence de ses désirs, à une jeunesse bien antérieure.

Une reconsidération, un zoom sur l'état des lieux intérieurs d'une humble existence. S'ensuivent, depuis l'intimité du vieil homme, des mouvements d'humeur éloquents :

*« Difficile de croire que j'aie jamais été ce petit crétin, cette voix ! Jésus ! Et ces aspirations ! (Bref rire auquel Krapp se joint.) Et ces résolutions. (Bref rire auquel Krapp se joint.) Boire moins, notamment... »*

Le théâtre fait grand feu de ce bois – un feu d'artifice de silences et d'attentes -, entre l'audition des extraits de la cassette, les pauses longues et prégénantes, tandis que Krapp/Lavant regarde loin en face de lui, au-dessus du public ou en lui, perdu dans ses songes et ses rêves écrasés par une réalité brute. Il se surprend à chanter : *« L'ombre descend de nos montagnes, l'azur du ciel va se ternir, le bruit se tait. »* La bande continue à se dérouler : *« – en arrière vers l'année écoulée, avec peut-être – je l'espère – quelque chose de mon vieux regard à venir, il y a naturellement la maison du canal où Maman s'éteignait, dans l'automne finissant, après une longue viduité... »* Présence de la mère, à la fois indistincte, ineffable et toujours ressentie.

Krapp se déplace pour aller chercher un dictionnaire et la signification du mot *viduité*.

Puis, il enregistre sa voix, passant de l'écoute à l'expression orale, toujours et encore, proposant une figure personnelle renouvelée, à la fois autre et même, celle d'un fantôme vivant qui se dirige encore plus vers la mort, en restant lucide sur les avantages de l'existence – lueurs et lumières, ondes ineffaçables de l'amour.

Perdure alors le souvenir de ce regard douloureux juvénile, dans la barque laissée à la dérive, avec les yeux de l'aimée que le soleil fait se fermer comme des fentes :

*« Nous restions là, couchés, sans remuer. Mais, sous nous, tout reliait, et nous remuait, doucement, de haut en bas, et d'un côté à l'autre. »*

Denis Lavant est au plus haut de son talent, maîtrisant et contrôlant, paroles, gestes et silences, sérieux comme on le voit rarement, plus fort que l'adversaire de la Mort, la mettant à distance, l'éluant, se moquant d'elle dans une rare conscience de soi.

Véronique Hotte

**Athénée – Théâtre Louis-Jouvet**, Square de l'Opéra Louis-Jouvet, 7 rue Boudreau 75009 – Paris, du 7 au 30 novembre, du mercredi au vendredi à 20h, les mardis 12, 19 et 26 novembre à 19h. Tél : 01 53 05 19 19.

**Share**

# Le bruit du off tribune

9/11/2019

Par Pierre Salles

## LA DERNIERE BANDE » : DENIS LAVANT IMPERIAL, OSINSKI MAGISTRAL !



**CRITIQUE. « La dernière bande » De Samuel Beckett – Mise en scène de Jacques Osinski avec Denis Lavant – Athénée Théâtre Louis-Jouvet, Paris – du 7 au 30 novembre 2019.**

« La dernière bande » avec Denis Lavant ou quand deux monstres se rencontrent. Tel pourrait être le simple pitch tant ce texte semble être fait pour le comédien. Mais le raccourci est évidemment trop facile, trop évident. Ce texte si court et si difficile à jouer est parfaitement rendu ici car Denis Lavant est tout simplement un immense comédien et que la mise en scène de Jacques Osinski frôle la perfection. Ceux qui connaissent ce texte comprendront aisément qu'il faut aimer Beckett pour aller voir ce spectacle ! Mais pas que... Et c'est bien là tout le génie de Denis Lavant, rendre accessible des choses qui ne le sont pas forcément.

Le metteur en scène, Jacques Osinski, et Denis Lavant avaient déjà travaillé ensemble sur « Cap au pire » en 2017, toujours au théâtre des Halles. Mise en scène et interprétation qui avaient alors fait date. C'est donc avec curiosité et envie que les spectateurs attendaient la manifestation de ces instants magiques qui font que chacun veut toujours plus aller plus loin et dévorer du théâtre, jour après jour, et c'est bien ce qui se passe tous les jours sur scène. Planté sur scène, assis devant son bureau face au public, Krapp est là, attend, impassible, immobile. Sur la table un vieux magnétophone à bande et un tas de cartons remplis de bandes. Sur ces bandes, le vieil homme a enregistré ses bribes de vie, ces instants du passé enregistrés et qu'il écoute en boucle pour ses anniversaires. Instants fugaces, souvenirs d'un amour perdu et pourtant toujours présent.

A la limite du jeu clownesque bourré d'humour, Denis Lavant est comme nu, sans fard blanc, jouant de tout son corps. Chaque mouvement respire la maîtrise nonchalante, celle des génies de la scène. Rien n'est évident et tout est palpable, chaque bleu à l'âme, colère et interrogation paraissent si limpides dans le non-dit... Malgré la noirceur du propos, la vie existe encore, Denis Lavant ouvre le cœur de cet homme chez qui tout souffle d'espoir n'est pas mort et qui se cherche lui-même en écoutant ses bandes du passé. Passé, futur, présent ? Beckett brouille les pistes mais Jacques Osinski arrive avec intelligence à rendre ces distorsions temporelles évidentes grâce à des textes en voix off et des disparitions momentanées de Krapp de la scène qui permettent étonnamment d'ancrer la pièce dans le temps présent sans personne sur le plateau.

Une fois encore, Denis Lavant s'inscrit dans le cercle des « incontournables », ces comédiens qui, abordant les textes les plus complexes à jouer, savent offrir une lecture clairvoyante et mémorable de ces œuvres. Rares sont ceux qui peuvent passer autant d'émotions sur scène sans jamais rien enlever au texte de l'auteur. A découvrir sans tarder !

**Pierre Salles**

# De la cour au jardin

Par Yves Poey

9/11/2019

J'en ai vu des débuts de pièce saisissants.

Ce que fait Denis Lavant au début de cette Dernière bande est tout bonnement au-delà du saisissant !

Noir puis lumière très vive au dessus de ce bureau à l'envers, derrière lequel il est arrivé et s'est assis en catimini, sans crier gare, en douce.

Et là...

Nous assistons à un moment unique. Un long moment, que je ne décrirai évidemment pas, (et pourtant, comme j'en aurais envie...), et qui fait qu'immédiatement, le propos de la pièce est posé.

L'histoire de ce vieux type, Krapp, qui s'étant enregistré chaque année va écouter une bande magnétique vieille de trente ans, cette histoire-là est un éloge de la temporalité.

Le temps qui passe, le temps qui s'arrête, le temps qui est fixé sur un support, le temps sur lequel on revient, le temps qu'on voudrait retrouver, le temps qu'on ne veut pas oublier, le temps d'un homme seul qui n'a de compte à rendre à personne. Le temps, quoi.

Le temps fondateur également : « Sois de nouveau ! », écrit l'auteur : Krapp veut rechercher et surtout retrouver un moment qui participe au fondement de sa vie.

Pour Beckett, ce instant fondateur est probablement celui où il renonça à exercer le métier de professeur pour entreprendre la carrière dramaturgique que l'on sait.

Le temps « palpable » également.

Une bobine de bande magnétique est certes un support d'un contenu enregistré, mais c'est surtout un objet qui matérialise le temps.

Pour moi, qui naguère, montais mes interviews radio à partir du medium magnétique, avec des ciseaux en laiton et une réglette en maillechort, ceci m'a sauté aux yeux.

Le support numérique n'a plus cette dimension de la « durée matérialisée ».

Et puis et peut-être surtout le temps, qui comme le dit si justement Jacques Osinski, le metteur en scène de la pièce, est « la force du théâtre » !

Cette histoire est également une ode au son.

Le son de la voix du comédien, reconnaissable entre toutes, et puis un son hors-plateau, qui ne meuble pas un vide, mais qui fait totalement partie de la dramaturgie, et qui a sa signification propre. Là non plus, je me garderai bien d'aller plus loin.

Le son d'une voix, également, et quelle voix, avec son grain si particulier, qui témoigne du temps.

Beckett, en écrivant cette pièce autobiographique, d'une certaine manière, suite au décès d'une femme qui fut un amour de jeunesse, Beckett nous propose ces réflexions-là, par le biais de ce vieil homme, qui se retrouve trois décennies en arrière, et qui se qualifie de crétin, alors que maintenant... Oui enfin...

Jacques Osinski et Denis Lavant se retrouvent pour la deuxième fois autour de Beckett.

Dans Cap au pire, voici quelques saisons, donnée ici-même à l'Athénée, ils avaient devant eux une page blanche.

Ici, La dernière bande est une véritable pièce de théâtre, qui comporte nombre de didascalies.

Ces nombreuses didascalies vont permettre paradoxalement une vraie liberté !

Les deux, dans une véritable osmose, ont fait de ce texte un moment burlesque inoubliable.

Dans la première demi-heure, nous allons assister à un festival à la Buster Keaton.

Ici, pas besoin de maquillage du clown, nous ne sommes pas dans ce registre.

(On se souvient au passage que Beckett écrivit un court métrage « expérimental » de vingt-quatre minutes, réalisé en 1965 par Alain Schneider, avec un Buster Keaton filmé de dos pendant les trois quarts du temps.)

La façon d'aller chercher une bande magnétique dans le tiroir du bureau après avoir contourné le meuble qui je le rappelle, est à l'envers, la manière d'éplucher une banane, de se débarrasser de la peau, de tenir le fruit sans le manger, ces allées et venues en évitant la dite peau, tous ces moments relèvent d'un art consommé du mime, d'une perception du corps dans l'espace d'une rare acuité, et d'une magnification passionnante et permanente du geste.

La scène drôlissime avec un dictionnaire poussiéreux est à cet égard extraordinaire.

Cette « gestion du corps », va également se calquer sur le fonctionnement du magnétophone à bandes.

Denis Lavant nous fait visuellement des retours en arrière, des pauses, des avances rapides. La mise en scène est là aussi d'une remarquable efficacité.

Et puis il y a les yeux de Denis Lavant.

Des yeux expressifs, perçants, malicieux, des yeux qui lorsqu'ils vous fixent si vous avez la chance d'être assis dans les quatre premiers rangs, semblent vous sonder.

Une nouvelle fois, il faut absolument aller voir le comédien.

Ce qu'il nous montre, ce qu'il nous dit, ce qu'il nous joue relève d'un art merveilleux et rare. Un homme seul sur une scène en captive trois cents autres, qui lui réservent au final une ovation finale.

C'est une nouvelle leçon de théâtre à laquelle il faut assister toutes affaires cessantes.

Chapeau ! (Et bonnet !)

-----

Au sortir de la représentation d'hier, j'ai retrouvé Denis Lavant et Jacques Osinski qui ont répondu à mes questions.

Ne manquez pas cette interview radio. Ce sera pour les jours à venir.

La Dernière Bande

Beckett encore ! Après avoir essuyé ensemble les tempêtes de Cap au pire, Jacques Osinski et Denis Lavant s'attellent à la magnétique Dernière Bande. À chacun de ses anniversaires, Krapp enr...

[https://www.athenee-theatre.com/saison/spectacle/la\\_derniere\\_bande.htm](https://www.athenee-theatre.com/saison/spectacle/la_derniere_bande.htm)

## TSF JAZZ BLOG

14/11/2019

Par Laurent Safir

### La dernière bande

Malgré un texte parfois bien obscur, les fans de Denis Lavant ne manqueront pas le nouveau numéro d'anthologie du comédien dans "La Dernière bande", une pièce de Samuel Beckett.



Se promener dans ses souvenirs n'a rien d'une sinécure. **Crapp**, ce vieil auteur raté dont **Samuel Beckett** a fait l'unique personnage de *La Dernière bande*, en fait l'expérience tragi-comique. Il bute sur son passé, sur ses amours défunts du temps de ses trente ans et sur la voix qui était la sienne, telle que la restitue une bande magnétique qu'il écoute de façon aléatoire à chacun de ses anniversaires.

Le magnéto trônant sur son bureau a intérêt à être solide. Les bobines valsent, le bouton "pause" est soumis à un tempo infernal, **Crapp** s'énerve lorsque celui qu'il était autrefois, dans son journal de bord enregistré, se lance dans de grandes envolées lyriques. "*Difficile de croire que j'ai jamais été con à ce point-là*", soupire-t-il. Et puis il accélère, passant directement à séquence "chaude", un coït dans une barque quand le seul bruit qu'on entendait était celui du clapotis.

La mise en scène dépouillée, voire désossée de **Jacques Osinskin** atténue en rien les aspérités d'un texte que l'on pourra trouver plus ou moins hermétique selon son état d'esprit du moment. On fera au moins crédit au metteur en scène de n'être pas tombé dans le grand guignol comme s'y laissèrent aller, semble-t-il, d'autres relectures dans le passé. Pas de chichis non plus (ni de parasites...) avec le magnétophone puisque la voix du jeune **Crapp** possède la même texture sonore que celle du **Crapp** vieilli et décati.

**Crapp**, c'est **Denis Lavant**, toujours unique. Les rides, le crâne nu et le profil mortuaire n'ont en rien entamé son éternelle souplesse de corps. Le voir surgir du noir, puis le regard fixe pendant de longues minutes, sous l'éclairage blafard d'un luminaire au-dessus du bureau, nous scotche à notre fauteuil. La façon dont il cherche ses clés, dont il épluche une banane, son corps-à-corps avec ce maudit magnéto faisant remonter un passé qui ne passe pas, cela relève encore une fois de l'anthologie, même si ses arabesques gestuelles lorsqu'il salue le public sont peu en phase avec un texte aussi austère.

***La Dernière bande*, de Samuel Beckett, mis en scène par Jacques Osinski.  
Théâtre Athénée-Louis Juvet, à Paris, jusqu'au 30 novembre.**

# Froggy's Delight

Par Philippe Person

**Monologue dramatique de texte Samuel Beckett interprété par Denis Lavant dans une mise en scène de Jacques Osinski.**

Après "[Cap au pire](#)", le duo beckettien **Jacques Osinski** et **Denis Lavant** se reforme pour une nouvelle leçon théâtrale touchée par la grâce avec "**La dernière bande**".

Tout commence par un long silence. Assis derrière un bureau où trône un magnétophone d'antan et quelques cartons d'archive d'avant antan, Denis Lavant respecte le long silence des didascalies beckettiennes.

Il le perturbe d'un petit gémissement quand il sent qu'il doit se lever pour ouvrir l'un des tiroirs du bureau placés face au public - contre toute logique administrative - et en sortir une banane. Commencer à la manger après l'avoir clownesquement caressée et épluchée lui prendra le temps nécessaire qu'il faudra.

Jacques Osinski dit s'être souvenu de "Film", le court-métrage écrit en 1965 par Samuel Beckett et dans lequel Buster Keaton se balançait sur un rocking-chair. Et l'on comprend mieux qu'ici Lavant est aussi un acteur du muet... qui va finir, de guerre lasse et par nécessité théâtrale, par parler. Il s'écouterait beaucoup parler off quand la bande magnétique enfin démarrera et ne fera finalement que la répéter ou la paraphraser quand il prendra enfin la parole.

Dialectique entre le silence et les mots, entre une vie qui se rejoue au hasard de la "bobine" magnétique sortie d'une "boîte" et la mémoire d'un quasi vieillard. Aujourd'hui, pour son pèlerinage annuel dans ses souvenirs enregistrés, Krapp, écrivain clochardisé presque septuagénaire, se penche sur la bobine 5 de la boîte 3.

De ce "monodrame" très court, écrit en anglais pour le grand acteur nord-irlandais Patrick Magee (Krapp's Last Tape) et traduit par Beckett lui-même, Jacques Osinski tire l'équivalent d'une pièce entière sans qu'on ressente une quelconque dilatation temporelle.

Comme dans "Film", il pourrait n'y avoir ni début ni fin. Lavant pourrait appuyer éternellement sur cette bande qui tourne et s'arrête de tourner au hasard de la volonté mécanique de son doigt, s'il n'avait soudain l'envie de tout bazarder de ne laisser sur son bureau que le magnétophone, seul, sans bande, inutile objet d'une mémoire soudain inutile.

Aucune affectation, aucun surjeu, aucun besoin de prouver quelque chose de plus que ce que le texte lui demande de prouver : **Denis Lavant** n'est peut-être même pas encore au sommet de son art. Il lui en reste sans doute encore sous la pédale, celle des expériences qu'il vivra sur scène ou dans sa vie

pour être dans une bonne dizaine d'années totalement synchro avec l'âge voulu par Beckett pour être Krapp.

Le mot "expérience" vaut aussi pour le public capturé par un texte minimal dont chaque mot entendu fait sens. Chaque spectateur conquis sera emporté par le texte si bien porté par le comédien et son metteur en scène.

Un régal pour celui qui veut comprendre ce qu'a d'unique l'art théâtral.

*Philippe Person*

# Le Souffleur

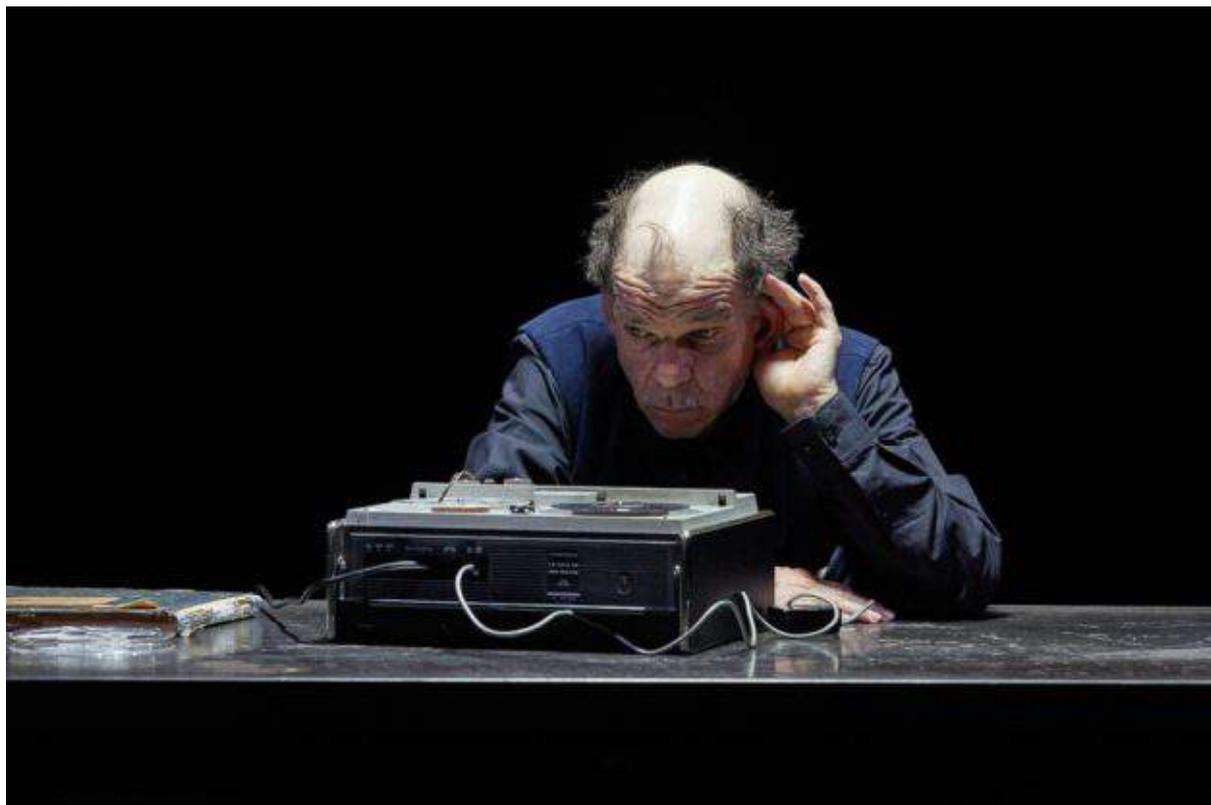
novembre 2019

Par Ondine Marin

## LA DERNIÈRE BANDE

[Athénée Théâtre Louis-Jouvet](#)

- **Date** Du 6 au 30 novembre 2019



\*

texte **Samuel Beckett**

mise en scène **Jacques Osinski**

avec **Denis Lavant**

\*

scénographie **Christophe Ouvrard**

lumières **Catherine Verheyde**

son **Anthony Capelli**

costumes **Hélène Kritikos**

dramaturgie **Marie Potonet**

\*

Compagnie L'Aurore Boréale

Coréalisation : Théâtre des Halles Scène d'Avignon, Athénée Théâtre Louis-Jouvet

\*

**La dernière bande** de Samuel Beckett, mise en scène par Jacques Osinski et interprétée par Denis Lavant, est jouée à l'Athénée Louis Jouvet jusqu'au 30 novembre.

\*

Krapp, un vieil homme s'adonne à un rituel dont l'émotion est sans cesse renouvelée. Comme à chacun de ses anniversaires, il enregistre une nouvelle bande magnétique, événement au cours duquel il fait le bilan de l'année écoulée. C'est aussi l'occasion pour lui d'écouter des morceaux choisis enregistrés les années passées avant de se livrer à l'exercice à nouveau. Assis à son bureau, des bananes, des boîtes en cartons

numérotées remplies de bobines, un grand registre, un dictionnaire et une boisson non loin de lui sont les éléments essentiels au rituel.

\*

Cette pièce est écrite au moment où Beckett se familiarise avec le médium radiophonique. La radio de la BBC lui commande des pièces destinées pour la radio. Lors de l'enregistrement d'un extrait de ses romans, *Molloy*, par Patrick Magee, Beckett est frappé par la « voix fêlée très particulière » du comédien. Il écrit ainsi un texte spécifiquement pour le comédien, *La dernière bande*. Ce n'est pas sans rapport avec l'attention toute particulière qui a été dévolue à l'acoustique dans la mise en scène de Jacques Osinski. Les chaussures sont particulièrement sonores et mettent en valeur les pas de Krapp à la cadence régulière lors de sa « mastication méditative » ; elles marquent aussi l'éclat du trébuchement sur la peau de banane, ou soulignent encore les pas louvoyants et précipités de la démarche vacillante de l'homme saoul.

\*

Les prises de son du débouchage de la bouteille en fond de scène et de l'ingurgitation au goulot sont particulièrement soignées. Le son étant diffusé sur des enceintes, le spectateur a le sentiment d'être au cœur de l'action. Se déroulant dans le noir du plateau, hors de la vue du spectateur, ces scènes sont exclusivement acoustiques. De même, la lumière centrale surplombante rend le crâne dégarni du comédien particulièrement lumineux et le visage reste dans l'obscurité, ses traits étant accentués par l'effet de contraste. Les choix de mise en scène permettent de comprendre que la vue n'est plus l'organe de référence dans la pièce.

\*

La mise en valeur de l'acoustique n'existe que parce qu'elle est rythmée par les silences qui ont la part belle. Ce faisant, Jacques Osinski a étiré la pièce d'un acte de 28 pages en une heure et demi de représentation. Cette part de silence permet au rituel de se dérouler en temps et en heures. Par ailleurs, le silence inaugural provoque gêne, chuchotements, rires nerveux car il est rare donc dérangent pour le public. Déjà, la mise en scène de *Cap au pire* du même metteur en scène, avec Denis Lavant, laissait planer le doute du blanc, de la panne effroyable. Ce silence premier est le temps de la réflexion intérieure. Il permet de préparer le comédien et le public au cérémonial du théâtre et à celui du personnage.

\*

*La dernière bande* est mise en scène de manière fine, l'écoute du texte et du rythme du rituel sont suivis à la lettre et explorés avec précision.

\*

En complément, nous avons rencontré Denis Lavant pour parler de son lien à Beckett et de *La dernière bande*. L'interview est disponible ici : <https://youtu.be/FHxOkGKn2C0>

*par Ondine Marin*